

# Coufil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse



Le curé Chasle de Beaumont	4
Le Mouvement Desjardins en Bellechasse	6
Demoiselles Paré de Saint-Gervais	9
Nos symboles identitaires	15



**Conseil d'administration**

président: Jean-Pierre Lamonde 418 887-3761  
lamondej@globetrotter.net  
vice-président: Pierre Prévost 418 882-3528  
pierre.prevost@globetrotter.net  
trésorière: Gisèle Lamonde 418 887-3761  
gisele.lamonde@globetrotter.net  
secrétaire: Michel Tardif 418 882-2402  
micheltardif@rocketmail.com  
Lise Fleury-Gosselin 418 887- 4087  
fleuryl@globetrotter.net  
Paul St-Arnaud 418 884-4128  
paulst-arnaud4@gmail.com  
Yvan De Blois 418 883-3056  
ydeblois@globetrotter.net  
Robert Tessier 418 804-0626  
tessierrobert@videotron.ca  
Claude Gignac 418 789-2990  
claudegignac@hotmail.ca

**Membres d'honneur**

0006 André Beaudoin  
0008 Claude Lachance  
0016 Fernand Breton  
0019 Benoît Lacroix  
0038 Claudette Breton  
0162 Charles-Henri Bélanger  
0131 Conrad Paré  
Pierre Lefebvre

**Territoire**

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Saint-Vallier.

**Responsable de la publication:** Société historique de Bellechasse

**Rédacteur en Chef :** Jean-Claude Tardif (jc.tardif@videotron.ca)

**Équipe éditoriale :** Pierre Prévost, Claude Gignac, Jean-Pierre Lamonde, Yvan De Blois et Michel Tardif.

**Inscription et renouvellement :** Lise Gosselin

**Révision des textes :** Louise MacDonald

**Graphisme :** Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com



Couverture: Iris versicolore photographié en Bellechasse au domaine seigneurial de Pointe Saint-Vallier. Photo: Paul St-Arnaud

Cotisation annuelle: 25 \$

Adresse postale: 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Courriel: redaction@shbellechasse.com

Site Web: www.shbellechasse.com

Dépôt légal:

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006  
ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

# Présentation

Voici de nouveaux collaborateurs, de nouvelles chroniques et des articles sur des sujets encore plus diversifiés. Notamment Claude Gignac nous fait le plaisir de revisiter l'histoire de Bellechasse avec les textes qui ont servi pour ses interventions à Passion-FM et Yves Hébert, historien reconnu, nous parle de la bibliothèque du curé Chasles de Beaumont. Pierre Prévost demeure un collaborateur assidu de la revue. Et d'autres qui ne manqueront pas de vous intéresser, j'en suis convaincu. Je fais de nouveau appel à votre mémoire ou à celle de vos aînés pour enrichir l'exode des Bellechassois vers l'Abitibi.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Jean-Claude Tardif  
Rédacteur en chef

# Sommaire

<b>Présentation</b>	<b>2</b>
<b>Au fil des mois</b>	<b>3</b>
<b>Le patrimoine du curé Nicolas-Joseph Chasle (1694-1754)</b>	<b>4</b>
<b>Bellechasse et les fondateurs du Mouvement Desjardins</b>	<b>6</b>
<b>Au cœur de Saint-Gervais, les demoiselles Paré</b>	<b>9</b>
<b>Histoire de nos symboles identitaires</b>	<b>15</b>
<b>Un orgue Mitchell à Saint-Charles</b>	<b>18</b>
<b>Quelques articles d'historiens en herbe</b>	<b>22</b>
<b>Vie de chantier, vie de famille</b>	<b>26</b>
<b>Souvenirs d'assemblée générale</b>	<b>28</b>
<b>Capsules d'histoire</b>	<b>29</b>
<b>Lancement du livre Cabochon de Germain Dion1</b>	<b>30</b>
<b>Quelques mots apportés par les premiers colons</b>	<b>30</b>
<b>Rue de Bellechasse à Paris</b>	<b>30</b>
<b>Appel à tous pour l'élaboration du livre : les écoles de rang de bellechasse</b>	<b>31</b>

# Au fil des mois

Par Jean-Claude Tardif



- Madame Lisette Tétreault, membre de la SHB, nous écrit ceci : « Je veux remercier ici la Société historique de Bellechasse et l'auteur d'avoir publié l'article sur le phare de l'îlet de Bellechasse paru en 2011 (vol.23 no 5) que je viens de découvrir. Mon ancêtre Jean-Baptiste Galibois y a été le 2<sup>e</sup> gardien. L'article bien documenté m'a beaucoup appris. Je trouve triste que le phare ait été brûlé, j'aurais aimé pouvoir le visiter. Heureusement les photographies restent... Mon père a grandi à Berthier. Il ne nous en avait jamais parlé, mais nous parlait des navigateurs de la famille. Merci encore, c'était vraiment une belle trouvaille pour la généalogiste que je suis. » (courriel du 20 avril 2014).
- Le 26 avril 2014, *Le Tour des Ponts*, bulletin de Saint-Anselme, a remporté les honneurs aux prix de l'Association des médias écrits communautaires du Québec. Toutes nos félicitations. (*Le Tour des Ponts*, No 259, 26 mai 2014. P. 3).
- Claude Genest, de la Société d'histoire régionale de Lévis écrit un texte intitulé « Lévis et la défense côtière » dans lequel il évoque les moyens de défense érigés au XIX<sup>e</sup> siècle visant à sécuriser le chenal du fleuve pour le commerce et repousser une éventuelle attaque américaine en provenance du sud. Par la suite, d'autres forts ont été construits au XX<sup>e</sup> siècle pour défendre les côtes canadiennes à l'occasion des deux guerres mondiales. Il fait notamment mention des deux forts de La Martinière et celui de Beaumont, voisin du Parc de Vincennes, encore en place, mais menacés par un projet de développement. (*Le Journal de Lévis*, 30 avril 2014, p.23).
- *La Voix du Sud* fait état d'un questionnement sur la possibilité et la pertinence de la création d'un centre d'archives privé en Bellechasse, de la part de la Société historique de Bellechasse. (*La Voix du Sud*, 30 avril 2014, p. 7).
- Le 4 mai 2014, notre président, Jean-Pierre Lamonde a été honoré en recevant la médaille du Lieutenant-Gouverneur du Québec, dans la catégorie aînés, pour son engagement au développement de son milieu. (*La Voix du Sud*, 3 mai 2014).
- Le Conseil du patrimoine religieux du Québec annonce les nouveaux paramètres de l'aide financière au patrimoine religieux. On peut les consulter au site <http://www.patrimoine-religieux.qc.ca>
- Le ministère des Affaires municipales et de l'occupation du territoire (MAMOT) a publié un bulletin intitulé « Principes applicables à l'acquisition de lieux de culte par les municipalités ». On peut le consulter sur le site : <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/publications/bulletin-muni-express/2013/n-17-28-novembre-2013/>
- Le bulletin *Le tour des Ponts*, fait état, dans son numéro de mai dernier, de la publication du répertoire du Patrimoine protégé de Bellechasse », édité en partenariat avec la MRC de Bellechasse et la Société historique de Bellechasse. Il décrit également les circuits patrimoniaux de Bellechasse : le circuit patrimonial du littoral, le circuit patrimonial de la Cycloroute de Bellechasse et le circuit patrimonial de la contrée en montagnes. (*Le tour des Ponts*, No 259, 26 mai 2014, p. 16).
- On peut lire, dans *Le Tour des Ponts*, un rapport d'étape des travaux de conservation et de mise en valeur de la croix de la montagne de Saint-Anselme. (*Le Tour des Ponts*, No 259, 26 mai 2014, p. 17).
- Marc-André Tardif, président de l'Association des familles Tardif, a prononcé, à la Maison Ludger-Duvernay, le 27 avril dernier, une conférence sur les femmes de la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle, nos mères pionnières, les ancêtres féminins de 80% des Québécoises et Québécois d'aujourd'hui. On en trouve un résumé dans *Le Tardiffusion*, vol 25, no 2, juin 2014, p. 16.

- La Société de généalogie de Québec annonce la publication de son bulletin L'Ancêtre : Vol 40, No 307, juin 2014. Pour les membres, il est disponible sur le site [www.sgq.qc.ca](http://www.sgq.qc.ca)
  - Monsieur Maurice Goulet de Québec et membre de la SHB nous écrit ceci le 16 juin dernier : « Félicitations pour *Au fil des ans*, revue d'une rare qualité de contenu et de présentation ». Merci monsieur Goulet.
  - Madame Marie-Thérèse Marceau Lacroix de Saint-Anselme a fêté ses 100 ans le 8 mai dernier. Elle réside actuellement à la résidence pour personnes âgées de Sainte-Hénédine. (*Le Tour des ponts*, 23 juin 2014, p. 13).
  - La Société d'histoire régionale de Lévis tient cet été, dans la chapelle Saint-François-Xavier de Lévis, une exposition sur l'histoire de la terre de Guillaume Couture, le premier habitant de la seigneurie de Lauzon et l'ancêtre de tous les Couture de l'Amérique du Nord.
- D'ailleurs, le nom du boulevard de la Rive-Sud sera changé pour devenir le boulevard Guillaume-Couture. (*Journal de Lévis*, 2 juillet 2014, p. 08).
  - Le Festival choral, patrimonial et culturel de Saint-Michel s'est tenu du 4 au 6 juillet dernier sous le thème « Des voix et des vents ». (Éric Gourde : « Place au Festival choral, patrimonial et culturel de Saint-Michel » dans *La Voix du Sud*, 4 juillet 2014 et sur le site web du journal).
  - Le Musée Espaces mémoires de Saint-Léon-de-Standon annonce son exposition au sous-sol de l'église, le circuit patrimonial « À pas contés », le concours de photos patrimoniales et le Symposium artistique patrimonial des 12 et 13 juillet. (*La Voix du sud*, 2 juillet 2014, p. 14).
  - L'association des familles Houde nous informe de la publication de son bulletin *Le Manousien*, vol 22, no 4. On peut le consulter à [www.famillelouishoude.com](http://www.famillelouishoude.com)

## Le patrimoine du curé Nicolas-Joseph Chasle (1694-1754)

Par Yves Hébert

L'étude des bibliothèques des curés de la Nouvelle-France représente un défi pour la recherche. Les sources qui nous renseignent sur ce sujet n'abondent pas. Toutefois, à la consultation du minutier du notaire Pierre Rousselot décédé à Saint-Michel en 1756, on découvre un inventaire après décès peu commun, celui du curé de Beaumont, Nicolas-Joseph Chasle. Peu commun, puisque l'on y trouve la liste complète des livres que ce curé possédait dans sa bibliothèque. Outre ce document d'importance, d'autres textes nous renseignent sur les activités littéraires de ce curé. Mais ils ne semblent pas figurer dans l'inventaire.

### Le curé de Beaumont, Nicolas-Joseph Chasle

Nicolas Joseph Chasle naît dans la partie basse de Québec le 18 février 1694. Il est le fils du soldat Jacques Chasle dit Duhamel et de Madeleine Bourgery. Ordonné prêtre le 20 février 1717, il dessert la paroisse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière durant une bonne partie de l'année 1718 avant d'être nommé curé à la paroisse Saint-Étienne-de-Beaumont. Trois années après son arrivée, il fait construire une nouvelle église en pierre, car la première est devenue désuète<sup>1</sup>. À la même époque,

le curé Chasle desservait la paroisse de Saint-Michel. Après avoir exercé ses fonctions malgré son état de santé précaire, le curé Chasle décéda à l'hôtel Dieu de Québec le 13 mars 1754.

### L'inventaire après décès

L'inventaire après décès est l'un des documents notariés les plus intéressants. Il renseigne sur l'état de la fortune de la personne avant son décès, mais plus encore. Il permet de connaître la nature des biens et immeubles qu'elle possède. L'inventaire après décès du curé Chasles a été dressé le 3 avril 1754 en présence du greffier de la prévôté de Québec Nicolas-Gaspard Boisseau, du marguillier Joseph Larivée, de la légataire Angélique Parent, du domestique Charles Turgeon et des estimateurs Jacques Guyet de Charles Lecour<sup>2</sup>. Que nous apprend cet inventaire ? Il semblerait que le vœu de pauvreté était bien réel dans le cas du curé Chasle. Voici quelques articles décrits dans l'inventaire. Cela ne veut pas dire toutefois que tout ce que le curé possédait y a été inscrit :

- Des couvertures
- Une montre de poche

- Des cadres
- Des estampes
- Une table en érable
- Une statue de la Vierge enchâssée
- Des chaises de pailles en bois
- Des pièces de faïences
- Des serviettes
- Un moulin à moutarde
- Des nappes
- Un cabinet de travail dans lequel il y avait de l'argent : 307 livres.
- Des volailles et des poules dans l'étable
- Des livres, au moins 32

### La bibliothèque du curé

Ceux qui ont dressé l'inventaire après décès ont décidé d'identifier chacun des imprimés que possédait le curé Chasle. On présume que tous ces livres proviennent de France puisqu'il n'existe pas encore d'imprimerie en Nouvelle-France à l'époque. Les titres notés dans l'inventaire comprennent 16 ouvrages sur des sujets religieux ou théologiques. Parmi ces livres, mentionnons le *Cathéchisme de Québec*. Cet ouvrage est probablement le *Catéchisme du diocèse de Québec* publié à Paris en 1702 par Urbain Coustelier<sup>3</sup>. On y trouve également un *Traité de toute la philosophie humaine* en cinq volumes et un livre sur la pratique du Droit : *Le praticien français*. Il s'agit peut-être du livre *Le vray Praticien français* de Vincent Tagereau publié en 1639.

La petite bibliothèque du curé Chasle montre qu'il affectionnait l'histoire et la littérature. En effet, on y trouve six œuvres en histoire. Parmi les titres, mentionnons une *Histoire de l'origine de la Royauté*, une *Histoire de la Hollande* et une *Histoire de la belle chartreuse*. L'inventaire mentionne aussi quelques œuvres littéraires telles que *Les fables de Febyre* et *Passetant agréable*. Il est à noter que les titres peuvent avoir été abrégés ou modifiés par le notaire. Enfin, l'inventaire comprend «dix sept petit volume en parchemain dépareillé». Nous ignorons ce que renfermaient ces livres.

### Le catalogue des âmes des paroisses Saint-Étienne-de-Beaumont et Saint-Michel

On doit surtout évaluer l'apport du curé Chasle par le travail qu'il a exercé dans la paroisse Saint-

Étienne. Dans les archives de la paroisse, il laisse surtout ses traces dans les registres paroissiaux. Un des documents qui témoigne en partie de son œuvre prend la forme d'un carnet intitulé *Catalogue des âmes des paroisses Saint-Étienne de Beaumont et de Saint-Michel de la Durantaye depuis 1719*. Ce petit carnet de notes est parvenu aux Archives de la Ville de Montréal dans des circonstances inconnues. Il est aujourd'hui numérisé et mis en ligne<sup>4</sup>. Ce document permet de connaître les noms des habitants de Beaumont et de Saint-Michel en 1719. Il comprend des chansons, des vers, des épigrammes, des épitaphes et une «requête présentée à Mgr le cardinal Noailles archevêque de Paris pour le prier de lever l'interdit qu'il avait lancé contre les Confessions des Jésuites». Le document est daté de 1728. On y trouve aussi une copie de lettre adressée «À messieurs du séminaire des missions étrangères de Paris sur les affaires de la Chine».

Certains textes de ce petit carnet piquent la curiosité. Entre autres, des «Vers sur la malpropreté de la chambre de Mgr Lotbinière Ecclésiastique du Séminaire de Québec 1703 suivis de Réponse de Mgr Lotbinière sur l'heure » et une «Chanson sur le Duc d'Orléans, Régent et sur l'État misérable de la France». Dans cette chanson sur la malpropreté, s'agit-il du prêtre Eustache-Chartier de Lotbinière (1688-1749) ? Le mystère plane. En outre, il faut remarquer que plusieurs textes sont humoristiques. Ils portent entre autres sur les femmes, la mode, la science et la politique. À la lecture de cet ensemble de fragments littéraires, on constate que le curé Chasle avait un humour certain, Voici un extrait de ses épigrammes :

De tout ce que tu lis icy  
 Une partie est raisonnable  
 Une autre partie est passable  
 La plus considérable aussy  
 Te paraîtra bien misérable

Si la plupart des textes que l'on peut lire ont été rédigés par le curé Nicolas-Joseph Chasle, il pourrait bien s'agir d'une pièce d'anthologie dans l'histoire littéraire de la Nouvelle-France. À la lumière de ces quelques éléments, il est intéressant de constater que certains curés au temps de la Nouvelle France développaient des qualités dans certaines sphères comme celle de la littérature.

1 ROY, Pierre-Georges, *À travers l'histoire de Beaumont*, Lévis, 1943, p. 151.

2 BANQ, *Minutier de Pierre Rousselot*.

3 BRODEUR, Raymond, *Dir. Les catéchismes au Québec, 1702-1963*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 14.

4 Ville de Montréal, *Gestion de documents et archives* <http://www2.ville.montreal.qc.ca/archives/acteurs/nicolas-joseph-chasle/>

# Bellechasse et les fondateurs du Mouvement Desjardins

Pierre-Olivier Maheux - SHAD - 5 juin 2014



Alphonse Desjardins, Dorimène Desjardins et Charles Desjardins, leur dernier enfant né en 1902. (SHAD)

Le Mouvement des caisses Desjardins, tout comme son fondateur Alphonse Desjardins, est né à Lévis. Par sa proximité avec le « berceau de la coopération », Bellechasse occupe une place particulière dans l'histoire des caisses et de leurs fondateurs. La MRC peut elle-même être considérée comme le berceau du « second fondateur des caisses populaires » : Cyrille Vaillancourt.

## **Alphonse Desjardins, le fondateur des caisses populaires**

Alphonse Desjardins a 46 ans lorsqu'il fonde la première caisse populaire. Il a un parcours et des expériences dont il faut tenir compte pour expliquer son œuvre économique. Né à Lévis le 5 novembre 1854, il est le huitième d'une famille de 15 enfants. Malgré ses origines modestes, il complète le cours commercial bilingue au Collège de Lévis. Après un bref passage dans l'armée, il devient journaliste, un métier qu'il exerce durant toute la décennie 1870. À partir de 1880, il édite à son compte les débats de l'Assemblée législative à Québec.

L'année précédente, il a épousé Dorimène Desjardins. Née à Sorel le 17 septembre 1858 dans une « famille décimée par les maladies infantiles<sup>1</sup> », elle est élevée à Lévis par une tante maternelle et son oncle. Elle acquiert une bonne éducation au Couvent Notre-Dame-de-toutes-Grâces. Entre 1880 et 1902, le couple Desjardins a dix enfants, 6 garçons et 4 filles, dont trois décèdent en bas âge.

En 1892, Alphonse Desjardins est nommé sténographe français à la Chambre des communes à Ottawa. Jusqu'à sa retraite 25 ans plus tard, il voyage entre sa ville natale et la capitale fédérale où il réside durant les sessions parlementaires. C'est à son travail que lui vient l'inspiration du projet des caisses populaires. Le 6 avril 1897, un député dénonce des pratiques de prêt usuraire en citant le cas d'un citoyen qui aurait payé 5 000 \$ pour un prêt initial de 150 \$. Desjardins commence aussitôt une recherche pour trouver une solution au problème de l'accès au crédit.

Au printemps de 1898, il entre en contact avec les principaux promoteurs du crédit coopératif en Europe. Il ne s'agit pas seulement de lutter contre l'usure, Alphonse Desjardins veut aussi favoriser l'épargne, démocratiser le crédit et encourager le développement local. Après avoir consulté quelques concitoyens et son épouse, il fonde le 6 décembre 1900 la première coopérative d'épargne et de crédit en Amérique : la Caisse populaire de Lévis.

Au cours des années qui suivent, Alphonse Desjardins partage son temps entre son travail de sténographe et la fondation de caisses populaires qu'il effectue bénévolement, ne demandant que le remboursement de ses frais de déplacement. Au fil des ans, il participera personnellement à la fondation de 163 caisses : 136 caisses populaires au Québec, 18 en Ontario et 9 aux États-Unis.

## **Les caisses populaires dans Bellechasse à l'époque du fondateur**

À l'époque d'Alphonse Desjardins, plusieurs caisses sont fondées dans le territoire de l'actuelle Municipalité régionale de comté (MRC) de Bellechasse, créée au début des années 1980. Il faut toutefois préciser que la carte de la région était différente au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le comté de Bellechasse s'étendait alors des rives du Saint-Laurent jusqu'à la frontière américaine. À son extrémité sud, il incluait des villages qui

appartiennent aujourd'hui à la MRC Les Etchemins, dont Saint-Magloire. À l'ouest, quelques localités situées dans l'actuelle MRC de Bellechasse faisaient alors partie du comté de Dorchester, notamment Saint-Anselme et Sainte-Claire. Dans le cadre de cet article, nous avons choisi de nous pencher sur le territoire actuel de Bellechasse. Cet anachronisme volontaire vise à faciliter la compréhension de nos lecteurs contemporains.

Le 10 janvier 1909, Alphonse Desjardins fonde à Saint-Charles la première caisse populaire dans Bellechasse. Il s'agit alors de la 19<sup>e</sup> caisse à voir le jour depuis le 6 décembre 1900. L'année suivante, deux nouvelles caisses sont fondées : celles de Saint-Gervais et d'Armagh, respectivement le 10 et le 13 mars 1910. Il s'agit cette fois de l'œuvre de l'abbé Édouard Guay, le vicaire de Saint-Charles. Présent à la fondation de la caisse de Saint-Charles un an plus tôt, il en avait été nommé vice-président d'honneur. Il a probablement fondé ces deux caisses sous la supervision d'Alphonse Desjardins, ce qui n'était pas si rare. De 1900 à 1920, 54 caisses populaires ont été fondées par des collaborateurs du fondateur.

Durant les années actives d'Alphonse Desjardins, les autres caisses bellechassoises sont fondées à l'ouest, dans ce qui était alors le comté de Dorchester. Desjardins fonde la Caisse populaire de Saint-Léon de Standon le 21 juillet 1912<sup>2</sup>. Quelques mois plus tard, le 1<sup>er</sup> octobre 1912, il participe à la fondation de la Caisse populaire de Sainte-Claire. La présidence de cette nouvelle coopérative est confiée au médecin J.A.N. Chabot qui occupera cette fonction pendant 50 ans<sup>3</sup>.

### **Des collaborateurs prennent le relais**

À partir de 1914, Alphonse Desjardins est ralenti par la maladie et doit passer le relais à des collaborateurs. L'abbé Philibert Grondin figure parmi les plus importants de ces « continueurs ». Auteur du célèbre *Catéchisme des caisses populaires* et de nombreux articles de journaux sur ces coopératives, il fonde en octobre 1917 la dernière caisse à voir le jour dans Bellechasse du vivant d'Alphonse Desjardins : la Caisse populaire de Saint-Nazaire.

Cette caisse connaît un succès plus limité que ses autres consœurs mises sur pied dans le territoire de la MRC entre 1909 et 1920. Elle est liquidée dans la deuxième moitié de la décennie 1930. Le phénomène n'est pas rare. Du vivant d'Alphonse Desjardins, 47 caisses ferment leur porte et plusieurs autres, comme celle de Saint-Nazaire, connaissent un sort similaire dans les deux décennies suivantes. En fait, l'avenir des caisses

populaires n'apparaît pas totalement assuré lorsque le fondateur décède le 31 octobre 1920. Au cours des dernières années de sa vie, il avait élaboré le projet d'une fédération provinciale des caisses, mais il meurt avant de concrétiser sa vision. Deux mois plus tard, des caisses du diocèse de Trois-Rivières se sont regroupées au sein d'une union régionale. Elles seront imitées par certaines de leurs consœurs à Québec en 1921, à Montréal en 1924 et à Gaspé en 1925. Les unions régionales se regroupent à leur tour au sein d'une fédération en 1932, notamment grâce à l'initiative de Cyrille Vaillancourt.

### **Cyrille Vaillancourt, fils de Saint-Anselme**

Malgré le décès d'Alphonse Desjardins, les fondations de caisse se poursuivent dans Bellechasse. L'abbé Grondin en fonde une nouvelle à Saint-Anselme le 26 août 1923 avec plus d'une trentaine de personnes<sup>4</sup>. Situé dans le comté de Dorchester à cette époque, ce village a vu naître Cyrille Vaillancourt, un acteur incontournable de l'histoire du Mouvement Desjardins.

Né le 17 janvier 1892, Cyrille Vaillancourt fait ses études au Collège de Lévis. Il entreprend ensuite une carrière de près de 20 ans au ministère de l'Agriculture du Québec<sup>5</sup>. Coopérateur convaincu, il fonde la Société coopérative des apiculteurs, puis la Société coopérative des producteurs de sucre d'érable<sup>6</sup> pour favoriser le développement de ces secteurs d'activités. Il ne tarde pas à s'engager dans le développement des caisses populaires.

En 1924, Cyrille Vaillancourt entre au conseil d'administration de l'Union régionale des caisses populaires de Québec, puis il en assure la présidence deux ans plus tard. En 1932, il joue un rôle de premier plan dans la création de la fédération provinciale, ce qui lui vaut d'en être élu président et d'être nommé directeur général. S'il quitte la présidence quatre ans plus tard, il demeure à la direction générale jusqu'en 1969.

Homme d'affaires et politicien d'envergure nationale, Cyrille Vaillancourt n'oublie pas ses origines. Selon son biographe, Jacques Lamarche, il puise abondamment dans les souvenirs de son enfance à Saint-Anselme lors de ses discours publics et de ses discussions privées<sup>7</sup>. Il le fait à tout le moins dans le cadre du congrès international organisé à Lévis en 1950 pour souligner le 50<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la première caisse populaire. Le programme de l'événement comprend une visite de Saint-Anselme le samedi 26 août 1950. Il faut savoir qu'à l'époque un très grand nombre de secteurs d'activités du village est organisé selon la formule coopérative : la caisse

populaire, le magasin coopératif, la coopérative agricole, la boulangerie coopérative, le couvoir coopératif, la meunerie coopérative et même l'abattoir coopératif<sup>8</sup>. Avant de commencer la visite, Cyrille Vaillancourt prononce une courte allocution qui débute ainsi : « Quand je viens ici, à Saint-Anselme, pour moi, c'est un lieu plein de souvenirs puisque j'y suis né. C'est ici que j'ai vécu les années les moins inquiétantes de ma vie, c'est ici que j'ai commencé à apprendre ce qu'était la coopération, à apprendre à aimer mon prochain comme moi-même<sup>9</sup> [...] »

Jusqu'à la fin des années 1960, Cyrille Vaillancourt est le principal porte-parole du Mouvement des caisses Desjardins<sup>10</sup>. Il est qualifié de « second fondateur des caisses populaires<sup>11</sup> » par ses contemporains. Pendant quatre décennies, il compte parmi les acteurs de premier plan de la plupart des événements d'importance qui surviennent dans l'univers des caisses populaires. Il meurt à Lévis le 30 octobre 1969, un jour avant la date du décès d'Alphonse Desjardins près d'un demi-siècle plus tôt.

Au fil du temps, les caisses populaires se sont répandues partout au Québec. Dans chacune des régions, il y a des personnes qui ont contribué au développement du Mouvement Desjardins.



Cyrille Vaillancourt (1892-1969) à son bureau en 1946. (SHAD)

**DECLARATION**

Les soussignés déclarent qu'ils deviennent membres d'une société coopérative à responsabilité limitée, sous le nom de La Caisse Populaire de Saint-Charles de Bellechasse — avec sa principale place d'affaires à Saint-Charles de Bellechasse — et qu'ils souscrivent le montant du capital respectivement indiqué en regard de leurs noms.

Date à Saint-Charles de Bellechasse — ce dixième jour de janvier 1909

Numéro	Nom et Prénoms	Occupation	Résidence	Montre d'Action
1	M. G. Laporte	ouv.	S. Chs	50
2	Ros. G. Laporte	vicar.	"	20
3	A. P. L. L.	notaire	"	10
4	M. M. Levesque	Médecin	"	5
5	R. J. L.	Maire	"	5
6	L. J. L.			1
7	L. J. L.			1
8	P. J. L.			10
9	C. A. Fournier			25
10	Ella M. Fournier			25
11	Leanne M. Fournier			25
12	Luce E. Fournier			5
13	L. J. L.			2
14	L. J. L.			2
15	L. J. L.			2
16	L. J. L.			2

La déclaration de fondation de la Caisse populaire de Saint-Charles, la première fondée dans Bellechasse. (FCDQ)

Parmi ces gens, Cyrille Vaillancourt occupe une place de choix. Ce « second fondateur » a ses origines à Saint-Anselme, dans la MRC de Bellechasse.



Les congressistes visitent notamment la Caisse populaire de Saint-Anselme. (SHAD)

1 Guy Bélanger, *Dorimène Desjardins, cofondatrice des caisses populaires Desjardins, 1858-1932*, Lévis, Éditions Dorimène, 2008, p. 7.  
 2 « Cinq nouvelles caisses populaires », *La Vérité*, 17 août 1912, p. 31.  
 3 Au sujet du docteur Chabot, voir : *Au fil des ans*, vol. 17, no 2 (printemps 2005). Sur la Caisse populaire de Sainte-Claire : Paul Breval, « Échos de nos caisses », *La Revue Desjardins*, vol. 9, no 5 (1943), p. 86.  
 4 « Nouvelle caisse populaire », *L'Action catholique*, 28 août 1923, p. [8].  
 5 « M. C. Vaillancourt quitte l'Hôtel du Gouvernement », *L'Action catholique*, 23 novembre 1934, p. [3]. À ce sujet, voir : Jean-Jacques LeFrançois, « Les producteurs de sucre d'érable de Québec : là où la coopération n'est pas seulement un mot », *La Revue Desjardins*, vol. 31, no 1 (avril 1965), p. 66-69.  
 7 Jacques Lamarche, *Cyrille Vaillancourt. Homme d'action. Homme d'unité. Coopérateur émérite (1892-1969)*, Montréal, Éditions du Jour, 1979, p. 30-33.  
 8 « Visite du village coopératif de Saint-Anselme », *La Revue Desjardins*, vol. 16, no 8 (1950), p. 203.  
 9 Cyrille Vaillancourt, « Visite à Saint-Anselme, Dorchester », *Congrès international des caisses populaires Desjardins et des Credit Unions*, les 24, 25, 26, et 27 août 1950, Lévis, La Fédération des caisses populaires Desjardins du Québec, 1950, p. 334.  
 10 Pierre Poulin, *Histoire du Mouvement Desjardins, T. III : De la caisse locale au complexe financier 1945-1971*, Montréal, Québec Amérique, 1998, p. 280.  
 11 Guy Bélanger, « Cyrille Vaillancourt, un homme d'action », *La Revue Desjardins*, vol. 53, no 2 (1987), p. 26.



# Au cœur de Saint-Gervais, les demoiselles Paré

par Manon Goulet et Pierre Prévost

Certaines histoires de famille semblent banales à première vue, mais dissimulent un trésor d'anecdotes. C'est le cas des remarquables demoiselles Paré. Après avoir passé leur enfance et une partie de leur vie d'adulte dans le deuxième rang ouest de Saint-Gervais, la famille Paré, trois sœurs et leur frère, ont transporté leurs pénates au village de Saint-Gervais. Fait notable, l'une d'elles a connu trois siècles étant née à la toute fin du 19<sup>e</sup> siècle pour finalement s'éteindre au tout début de l'année 2000 à l'âge vénérable de cent ans et quatre mois. Depuis, les pages blanches n'attendaient que les mots pour immortaliser cette curieuse histoire de «bijoux non-réclamés». En voici le récit.

## Une petite famille

Par un mercredi 30 juillet 1884, Jules Paré et Emma Gagnon s'unissaient devant Dieu à l'église de Saint-Charles. Ils se sont ensuite installés dans le deuxième rang ouest de Saint-Gervais, un coin que le nouveau marié connaissait bien, car il y était né (Jules avait comme parents Pierre Paré et Perpétue Roy, mariés le 31 avril 1849).



Jules Paré et Emma Gagnon. Collection J.-A. Lacasse.

Une petite fille voit le jour le 16 septembre 1891, baptisée Marie-Aimée-Julia-Ida. Pour une raison qui restera inconnue, on l'appellera «Alda» le reste de sa vie. Bientôt, un deuxième enfant suit, un garçon né le 12 décembre 1892 et baptisé Louis-Joseph-Philippe-Oscar. Ce petit Oscar a le temps de grandir un peu avant que n'apparaisse une petite sœur, Antoinette, née le 1<sup>er</sup> septembre 1899 et baptisée Dora-Berthe-Alma-Antoinette. Puis vient le tour de Jeanne, née le 14 septembre 1905 et baptisée Marie-Blanche-Aimée-Jeanne. Quatre enfants sont issus du mariage de Jules Paré et Emma Gagnon, un nombre modeste à une époque où bien des familles en comptaient douze et davantage.

Jules cultive la terre, mais gagne aussi un revenu d'appoint en étant commis voyageur pour l'entreprise P. T. Légaré Limited spécialisée dans la fabrication et la vente de matériel agricole. Cette seconde occupation permet au couple d'être en bonne position financière, une famille «en moyen» et «bien installée» selon les dires. Ils sont les seuls du rang à posséder une automobile, une Chrysler 1939. Les bâtisses sont droites et propres, le jardin est productif et le verger compte plusieurs pommiers qu'ils ont plantés. Demeurant à bonne distance du village, Jules paie ses taxes à Saint-Gervais tandis que la dîme revient à la jeune Fabrique de Notre-Dame-de-Honfleur. Emma tient maison comme un modèle et se distingue à la cuisine, un cordon bleu pourrait-on dire. Commandé par la charité chrétienne, le couple Paré n'hésite pas à offrir le gîte aux nombreux «quêteux» et aussi aux bohémiens qui arrêtent chaque année avec leurs voitures, ne refusant pas un peu de foin pour leur animal de trait ou même la grange pour dormir.

Sur leur terrain, on compte une douzaine de ruches sous la supervision de l'aînée Alda, une femme de forte constitution et capable comme un homme. L'automne venu, la récolte d'une quantité appréciable de miel est prétexte à une grande fête. Sous ses airs sévère et revêche, Alda fait figure d'une forte autorité étant perçue comme le pilier de la famille. Elle est néanmoins une personne débrouillarde, curieuse, ingénieuse et

surtout créative (elle confectionne des costumes et fait même ses propres patrons). Sur le plan environnemental, elle pourrait donner des leçons aux écologistes de notre temps. La récupération, le recyclage, la gestion des déchets et le compostage n'ont pas de secret pour elle qui recueille même l'eau de pluie pour se laver les cheveux sous prétexte que cette eau est plus bénéfique que celle du puits. Plusieurs diront que, «c'est la piasse qui comptait pour Alda», ce qui contribue à sa réputation de femme économe, mais toutefois généreuse pour ses proches. Alda joue du piano à l'occasion et bénéficie d'une solide instruction, car elle est diplômée de l'École Normale.

Oscar, unique fils du clan Paré, a une bonne endurance physique, mais obéit tout de même à sa sœur aînée qui le considère comme son bébé, elle mettait ses caleçons dans ses pantalons pour que l'habillage soit plus facile et rapide. «Bon bonhomme» apprécié de son entourage, Oscar aime boire du vin de façon raisonnable, chiquer du tabac et discuter politique, car il ne cache pas son allégeance libérale. Il s'intéresse de près à la musique étant clarinettiste dans la fanfare du village (la fanfare Paré organisée en 1907) aux côtés de son cousin Georges Paré qui lui joue du cornet. Certaines pratiques musicales ont lieu au camp militaire de Lauzon (Fort-de-Lauzon) étant donné qu'Oscar a le grade de capitaine dans les forces de réserve.

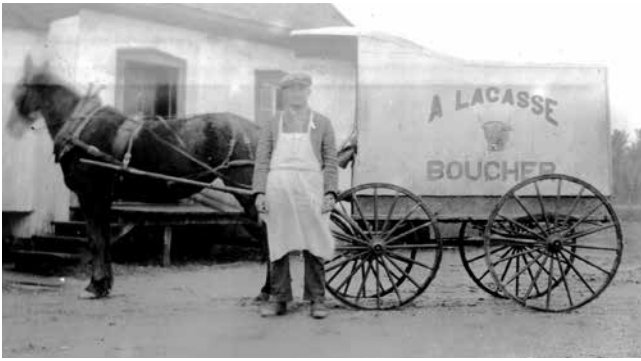
Antoinette, troisième de la famille, est à l'opposée de sa grande sœur. Affable et généreuse, elle est attentive à ses interlocuteurs. Son sourire et son sens de l'humour font en sorte qu'on s'approche d'elle. Comme Alda, Antoinette est très habile de ses mains, particulièrement en couture, car elle confectionne des chapeaux, des costumes, tricote des bas à la machine et transforme allègrement les vêtements de textiles divers tout en puisant quelques idées dans les catalogues. Dans cette veine, elle affectionne la lecture et tient à rester au fait des actualités. Tout ce qu'elle touche inspire la grâce et le bon goût. Antoinette affectionne les friandises, surtout le sucre à la crème. La belle saison venue, elle démarre ses semis, fait ses transplantations et cultive des plantes de toutes sortes, surtout les fines herbes et les fleurs.

Jeanne, la douce cadette, excelle dans l'art culinaire

et est habile couturière. Comme ses sœurs, sa vie est empreinte d'une grande piété qui lui transmet un courage à toute épreuve. Anna Tanguay, son institutrice d'école de rang, lui a probablement servi de modèle, elle qui est devenue Mère Saint-Philémon de la congrégation des Religieuses de Jésus-Marie. Et dans la même veine, sa tante Albertine Gagnon est devenue Mère Saint-Elphège dans la même communauté. Qu'importe, Jeanne a terminé ses études secondaires au couvent de Saint-Gervais et, après un an de perfectionnement chez les Ursulines de Québec, elle est entrée au noviciat de Sillery, à 21 ans (le 14 octobre 1926), sous le nom de Sœur Saint-Félix-de-Valois. Entrepreneuse, on la retrouve (en 1928) au couvent du Précieux-Sang de Woonsocket, aux États-Unis, où elle enseigne le français pendant sept ans. Puis au couvent Notre-Dame-de-Lourdes de Providence, au Rhode Island. Jeanne reviendra définitivement au Canada en 1948 pour continuer son parcours hors du commun.

### **Les mariages d'Oscar**

Oscar Paré avait fini par se marier, tardivement certes, en 1928, avec Marie-Hélène Vallières domiciliée au Trait-Carré de Saint-Henri. Cependant, le couple est resté sans enfant. Sur le plan carrière, outre le fait qu'il soit cultivateur, Oscar est un temps directeur de la Coopérative agricole de Saint-Gervais, la «beurrerie» comme les gens disent. Il brille au niveau municipal en se faisant élire maire de Saint-Gervais à partir de 1934, un mandat qui se termine en 1945, presque en même temps que la guerre et son veuvage. Le 16 octobre 1944, il convolait en secondes noces avec Maria Despots, native de Saint-Anselme. Mais la nouvelle épouse avait déjà un fils avec Amédée Lacasse, son premier mari qui était boucher à Sainte-Hénédine. Amédée n'avait vu grandir son fils que l'espace d'une saison, il est décédé le 23 novembre 1930 des suites de «coliques noires» (hernie) à 25 ans et 4 mois. L'orphelin de père s'appelle Joseph-Albert Lacasse, né le 18 juillet 1930, et ses grands-parents maternels, ses oncles et tantes en avaient eu sporadiquement la garde pendant près d'une décennie alors que Maria gagnait sa vie aux États. Elle était domestique chez une dame fortunée de New York.



Amédée Lacasse devant sa voiture de boucher, photo prise un peu avant son décès.



Les Paré devant leur résidence du deuxième rang (aujourd'hui démolie). Photo prise vers 1945, collection J.-A. Lacasse.



Le jeune Joseph-Albert Lacasse aux côtés de Maria Despots et Oscar Paré, devant leur propriété.



Joseph-Albert conduisant le râteau à foin tiré par un boeuf vers 1945



Au verger familial, Antoinette est à gauche sur cette photo prise vers 1955. Alda est un peu plus à droite, puis Oscar et Maria côtoyant les ruches en arrière-plan.

### Du rang au village

Le patriarche Jules Paré avait acheté une autre maison au village, sans doute pour y écouler ses vieux jours et léguer sa terre à son Oscar, mais Jules n'a pu jouir de sa résidence villageoise, car il n'était plus de ce monde depuis 1934. Sa femme Emma l'avait rejoint au cimetière en 1943.

La maison du village étant toujours occupée par un locataire au moment du remariage d'Oscar, le clan Paré augmenté doit cohabiter au deuxième rang. Pendant six mois, la nouvelle mariée trouve bien difficiles ses débuts de couple en grande partie du fait qu'Alda lui fait la vie dure. L'aînée ne laisse pas beaucoup de place à la nouvelle épouse qui ne peut rien décider, pas même les menus. Dans ce sens, l'«étrangère» revit ce qu'a vécu Marie-Hélène, la première femme d'Oscar, car négociateur et vivre avec Alda n'est pas facile pour une belle-sœur. Paradoxalement, Maria entretient de bons rapports avec Antoinette et Jeanne.

La maison du village, sise à la hauteur du couvent, avait été occupée successivement par le notaire Pouliot et son épouse ainsi que par Lucien Bilodeau. Une fois libérée, l'habitation accueille nos deux vieilles filles, Alda et Antoinette, tandis que Jeanne est à l'étranger. Oscar garde l'habitude de recevoir ses sœurs à dîner après l'office dominical. Toutefois, Alda continue d'agir comme si elle était la maîtresse de maison, au grand désarroi de Maria qui n'apprécie pas ses «inspections», surtout lorsque les propriétaires légitimes sont à l'étable.

Malgré cette situation particulière de tension entre Alda et Maria, tous s'entendent à dire que les membres du clan Paré étaient généreux, toujours prêts à rendre service, habiles dans les tâches domestiques et dans le domaine horticole. Plusieurs citoyens du village peuvent compter sur les demoiselles Paré pour confectionner ou reprendre leurs vêtements, notamment les religieuses voisines. La tendre Antoinette, au savoir-faire exemplaire, fabrique même des costumes destinés aux enfants, des enfants qu'elle n'a pas eu le privilège d'avoir, car sa sévère grande sœur a toujours été défavorable à l'idée que sa cadette puisse se marier et fonder famille. Les inséparables demoiselles Paré ne s'éloignent de leur domicile qu'en de rares occasions et toujours en duo, leurs sorties se résumant aux offices religieux. Les taxes sont perçues directement chez elles par le secrétaire municipal. Cependant, elles entreprennent une fois par année leur traditionnel pèlerinage à la basilique de Sainte-Anne-de-



Oscar, Alda et Antoinette viennent rendre visite à Jeanne, ou sœur Saint-Félix-de-Valois, au couvent de Sillery.

Beaupré et profitent de l'occasion pour faire le tour de l'Île d'Orléans. Vivant en autarcie, les sœurs Paré font leurs semis, cultivent leurs légumes et leurs fruits, prennent grand soin de leurs plantes ornementales, font usage du rouet, du métier à tisser et de la tricoteuse à bas.

À la fin de l'été, le bois est rentré, les fleurs et les fines herbes sont mises au séchage, les aliments sont mis en conserve dans les pots de verre et dans les boîtes de métal étant donné qu'elles possèdent une sertisseuse. Elles font leurs propres bonbons,

des menthes, et élaborent même leur vin, soit de pissenlit, de gadelles ou de cerises à grappes, sans oublier leur cidre. Bien sûr, leur hospitalité est proverbiale et quelques membres de la parenté se retrouvent chez elles, en visite ou en convalescence.

[... *Je me souviens des belles réceptions du Jour de l'an après la messe. Elles dressaient de belles tables et nous servaient un verre de sherry...les chaudrons mijotaient...une odeur savoureuse émanait de la cuisine. Les petites gâteries sucrées présentées dans de la vaisselle antique trouvaient vite preneurs. Jeanne animait les conversations et Antoinette aimait nous faire rire avec ses anecdotes. Alda ou Antoinette jouaient du piano à l'occasion. Quand nous parlions d'elles, on les nommait affectueusement «les tantes» alors qu'elles étaient connues de tous dans la paroisse sous le nom des «demoiselles Paré»...*] (témoignage de Manon Goulet).



Antoinette, Jeanne et Alda vers 1975

Pendant ce temps, Jeanne (Sœur Saint-Félix-de-Valois) était revenue au Canada. En 1948, on la retrouve à Gravelbourg, en Saskatchewan, où elle enseigne le français pendant neuf ans. Elle fait partie d'un comité chargé de former de futurs enseignants de français, elle en devient même la présidente. En 1957, Jeanne se rapproche de sa patrie et accède à la direction des normaliennes de l'école de Beauceville. En 1963, elle quitte la Beauce pour entreprendre des études supérieures. Elle obtient, l'année suivante, son diplôme de maîtrise en lettres de l'Université de Montréal. Puis s'inscrit à l'école de bibliothéconomie en 1965. Sa formation terminée, elle devient la directrice de la bibliothèque du couvent de Sillery.

## Le clan s'éteint

Oscar Paré a acheté un terrain juste au sud du village, un lot qui appartenait à la veuve de Joseph Lacasse. Il s'y fait construire une maison à l'automne 1955 par l'entrepreneur Marceau de Sainte-Claire. Le couple délaisse le bien paternel du 2<sup>e</sup> rang et déménage dans leur résidence toute neuve (au 21 rue de la Fabrique). Oscar s'y adonne à l'élevage des moutons et garde tout de même son cheval.

Suite à un examen médical de routine, Oscar avait été diagnostiqué comme étant un sujet en pleine forme avec un «cœur de jeune homme». Le médecin était trop optimiste, Maria en panique retrouve son Oscar inanimé dans la salle de bain de son domicile, le 21 décembre 1967. Le premier des quatre Paré venait de partir, à l'âge de 75 ans.



Oscar expérimentait l'élevage ovin de races britanniques prometteuses. Son champ est aujourd'hui occupé par le développement domiciliaire Lacasse. Photo prise en 1957 par Omer Beaudoin, BAnQ E6S7SS1P1094-57.

En mai 1983, un violent incendie détruit une grande partie de l'ensemble conventuel des Religieuses de Jésus-Marie de Sillery. L'école, la chapelle et la pension des dames sont réduites en cendres. Jeanne Paré ne baisse pourtant pas les bras et, à 78 ans, elle recompose une collection de volumes pour la nouvelle bibliothèque grâce aux dons de livres de parents d'élèves et d'amis. Mais ce travail de moine n'aide en rien sa santé qui se détériore. Suite au décès d'Alda, le 7 janvier 1984 (92 ans), Jeanne décide de retourner au domicile de Saint-Gervais le temps de prendre un peu de repos. Néanmoins, Jeanne voit sa santé se détériorer graduellement. Elle termine son existence à l'infirmerie du couvent de Sillery le 10 juin 1994, son espoir de revenir vivre avec Antoinette n'étant pas exaucé.



Le couvent Jésus-Marie de Sillery est la proie des flammes dans la nuit du 13 au 14 mai 1983. Photo Christian Thibault.

Devenue seule, Antoinette ne peut garder maison et décide d'aménager au Foyer de Saint-Gervais. En septembre 1999, son centenaire est souligné en présence des membres de sa famille et d'amis. Doit-elle sa remarquable longévité à sa petite once de cognac quotidienne? L'attachante doyenne conserve sa lucidité jusqu'à la toute fin de sa vie, elle s'éteint le 2 janvier 2000.



Lors de son centenaire, Antoinette a reçu un certificat de félicitations signé par le premier ministre du Canada.

Tous sont restés célibataires toute leur vie et sans héritier, à l'exception d'Oscar qui avait eu un fils d'adoption, Joseph-Albert, fils de Maria Despoints, celle qui a survécu un temps au clan et qui s'est éteinte à son tour le 22 mars 2001, au Foyer de Saint-Gervais.

## Des documents apparemment sans importance

Récemment, Joseph-Albert Lacasse a fait du «ménage» dans ses paperasses. Ayant été exécuteur testamentaire des demoiselles Paré, une panoplie de vieilles photos et autres documents reposaient dans ses tiroirs. Il s'en fallut de peu pour que ne



Pauline Tremblay et Armand Gagnon ont redonné un second souffle à la coquette maison où ont habité les demoiselles Paré pendant près d'un demi-siècle. Le «bas-côté» a servi de succursale à la Banque Canadienne Nationale pendant quelques années.

disparaissent à jamais quelques précieux indices pour remettre à jour l'histoire du clan Paré, quatre personnes qui ont laissé leurs marques dans la communauté gervaisienne. La maison face au couvent, magnifiquement restaurée, fait renaître le souvenir de ces femmes actives en plein cœur du village. L'auteure principale du présent texte, Manon Gagnon, a eu le privilège de connaître ces femmes remarquables qui ont marqué plusieurs générations de citoyens de Saint-Gervais. Elle conserve de précieux souvenirs d'Antoinette Paré, une femme d'une grande finesse et qui aimait raconter des anecdotes de son époque en terminant par : «Ne vieillissez pas chers enfants». Sa chaise berçante léguée rappelle à l'auteure les discussions et les bons moments passés en sa compagnie.<sup>1</sup>

1 Cet article n'aurait vu le jour sans la collaboration de personnes significatives qui ont côtoyé la famille Paré, dont l'extraordinaire contribution de monsieur Joseph-Albert Lacasse, unique héritier et exécuteur testamentaire d'Antoinette Paré. En voici la liste partielle.

- Témoignage de Joseph-Albert Lacasse, mars 2014.
- Témoignage de Christiane Nadeau et de ses frères et sœurs, mars 2014.
- Témoignage d'André Godbout, ancien voisin de la famille Paré et voisin d'Oscar au 21 rue de la Fabrique, mai 2014.
- Témoignage de Rita Paré, fille de Georges Paré qui était cousin d'Oscar Paré, juin 2014.



Manon Goulet et son conjoint Yves Lacasse, fils de Joseph-Albert Lacasse, devant la chaise berçante d'Antoinette et une armoire ayant appartenu au clan Paré. Photo 2014

# Histoire de nos symboles identitaires

Paul St-Arnaud

En Bellechasse, comme ailleurs au Canada français sur l'ensemble du territoire québécois, nous avons quatre symboles identitaires pour nous définir : le **mot Canada**, le **castor**, la **feuille de l'érable à sucre** et l'**hymne national**. Trois de ceux-là ont déjà été remplacés pour éviter toute confusion concernant notre appartenance à un pays qui n'est pas celui du Canada anglais, mais celui du Canada français. Au Québec, le Canada pour ne pas dire l'Amérique, se vit en français.

**Le mot Canada remplacé par le mot Québec.**

L'origine du mot Canada est amérindienne. Les Iroquoiens du Saint-Laurent utilisent le mot *Kanata* pour désigner leur coin de pays. Le terme est repris par Jacques Cartier pour désigner un lieu de peuplement, un village (amas de cabanes), une ville puis par extension le terme finit par désigner l'ensemble de la Nouvelle-France, de la Baie d'Hudson au Golf du Mexique et du Golf Saint-Laurent aux Rocheuses. Les habitants de la Nouvelle-France sont des Canadiens et sur les cartes anciennes on retrouve le libellé suivant : Nouvelle-France ou Canada. Sont exclues du territoire canadien de la colonie française la côte est de l'Atlantique et la côte ouest du Pacifique.

Pour une période allant de 1763 à 1791 le Canada continental est démantelé et les Anglo-saxons substituent la Province de Québec au Canada. Ils reprennent le mot Canada en 1791 pour se désigner eux-mêmes Canadiens c'est-à-dire sujets britanniques à l'intérieur du Haut-Canada c'est-à-dire Canadiens anglais protestants dans ce qui deviendra l'Ontario. Confinés au Bas-Canada, les *Anciens Canadiens* que nous étions sous le régime français devenons Canadiens Français catholiques. Les Anglo-Saxons créent ensuite le Canada Uni ou Province du Canada et nous devenons Canadiens de l'Est. Ils créent enfin un seul Canada à leur convenance à l'intérieur d'une Confédération et nous nous constituons comme Province en État nation. Des 60 États nord-américains le Québec est le seul à constituer une nation à l'intérieur de ses frontières. À la suite d'une révolution tranquille, nous substituons le mot Québec au mot Canada pour conserver notre identité Canadienne Française. Ce pays du Canada anglais n'est pas le nôtre et nous tenons à le souligner.

On dit du Canada qu'il est uni, car il unit politiquement deux canada, un Canada français

non officiel, appelé Québec, et un Canada anglais officiel, appelé Canada. Officiellement donc un seul Canada existe, mais en réalité il y en a deux, le Québec dont le gouvernement national est à Québec et un autre, le Roc (Rest of Canada) dont le gouvernement est à Ottawa. Deux cultures sont présentes. Une, Anglo-saxonne et l'autre, Québécoise. *Le vivre en français* et *le vivre en anglais*. Si le Canada anglais donne plein droit et pleine liberté aux individus de vivre en anglais partout sur le territoire du Canada anglais, la loi constitutionnelle du Canada français devenu Québec interdit à quiconque de vivre en anglais au Québec. La Charte de la langue française donne au citoyen québécois le droit de parler français partout sur son territoire, à Westmount comme ailleurs. Les Anglo-québécois ont parfaitement le droit de parler anglais entre eux, mais, à l'instar des Chinois ou des Italiens, ils sont tenus d'être bilingues pour pouvoir communiquer en tout temps avec les francophones. Si l'anglais est prescrit pour les Québécois qui visitent le Canada anglais, le français est prescrit pour tous ceux qui demeurent au Québec. C'est la langue d'usage, la langue officielle. Patrie des Canadiens Français la société québécoise privilégie l'interculturel au multiculturel, le vivre en français au vivre en anglais et le bien commun à l'individualisme.

Avec la Révolution tranquille, le Canadien Français catholique se laïcise et se démocratise. On sépare l'Église de l'État. Le Québécois cesse d'être collectivement catholique. Sans cesser d'être canadien et francophone, il devient citoyen laïc. La religion catholique cesse d'être identitaire ce qui permet d'accueillir comme citoyen québécois des adeptes de toutes les religions. Le Canadien français n'a plus à être catholique. Il peut aussi être juif, musulman, protestant ou non croyant. Désormais, seule l'identité citoyenne définie par une charte peut désormais assurer la cohésion sociale de ces Canadiens français catholiques devenus Québécois. Certains Québécois seront catholiques ou d'origine catholique, d'autres pas. Certains croiront en Dieu et d'autres pas. Certains seront anglicans, baptistes, musulmans, juifs, hindous, bouddhistes, témoins de Jehova, etc., mais tous seront citoyens québécois désireux de vivre en français à l'intérieur d'une sociale démocratie laïque.

### *Le Castor remplacé par le Harfang des neiges.*



Jacques Cartier réalise à ses dépens que la richesse du pays ne tient pas à ses diamants, mais à ses fourrures. Le Canada d'antan n'a pas d'or, mais il a le castor et la main d'œuvre pour en extraire la fourrure, en faire le commerce et générer des fortunes. En 1678, Frontenac l'introduit dans les armoiries de Québec. En 1690, Louis XIV fait frapper une pièce de monnaie (Kebeka Liberata) où l'on retrouve le castor canadien au pied d'une grande femme à tête couronnée symbolisant la France. En 1833, les symboles figurant sur les armoiries de Montréal sont les suivants : Le Castor représente les Canadiens Français, le trèfle, les Irlandais, la rose, les Anglais, le chardon, les Écossais. Pays de coureur des bois, et de commerçants, le castor en est le symbole. Pourquoi avons-nous abandonné le castor pour nous représenter? Parce que celui-ci est choisi pour figurer sur le premier timbre-poste du Canada-Uni en 1858 et qu'en 1975 l'État fédéral le décrète emblème officiel du Canada et donc des Canadiens Anglais comme des Canadiens Français. Le Harfang des neiges remplace alors le Castor comme animal emblème du Québec puisque le Castor ne nous appartient plus en propre.

### *La Feuille d'érable remplacée par l'Iris versicolore pour figurer sur le drapeau.*



Le Canada français n'a pas encore de mine ou de pétrole, mais il a le bois et la main-d'œuvre qualifiée pour le transformer à sa convenance, en faire le commerce et améliorer grandement sa

qualité de vie. La feuille de l'érable à sucre fut rapidement utilisée pour symboliser le Canada français, pays de cultivateurs acériculteurs, de bûcherons et de draveurs. Décrété symbole national sous l'impulsion de la Société Saint-Jean-Baptiste (organisme voué à la promotion des Canadiens français) en 1834, elle servira à symboliser la lutte du Parti patriote qui réclamait de Londres plus de pouvoir démocratique pour son peuple. « L'érable » écrivait la Société Saint-Jean-Baptiste « est le roi de nos forêts ; il symbolise le peuple canadien ». À l'époque le terme canadien désigne les « Anciens Canadiens », ceux de la Nouvelle-France, qu'on appellera Canadiens français après la Conquête, et Québécois, après la Révolution tranquille des années 1960.



En 1868, trois feuilles d'érable à sucre, attachées à une branche, ornent les premières armoiries du Québec. Les couleurs de la France seront également utilisées par notre équipe de hockey dont l'uniforme des joueurs rappelle nos racines françaises. Comme drapeau, et cela depuis 1830, nous utilisons le tricolore bleu blanc rouge français au besoin, mais en 1924 nous nous dotons d'un premier drapeau Canadien français : le Carillon Sacré-Cœur. Aux quatre coins du drapeau on trouve l'iris versicolore qui pointe vers une couronne de feuilles d'érable à sucre placée au milieu. Carillon rappelle la bannière utilisée par les troupes de Montcalm qui remportèrent la bataille opposant les citoyens canadiens aux citoyens britanniques à Fort Carillon en 1758. Intégrisme catholique oblige, on ajoute en son centre un Sacré-Cœur. C'est un ajout au dessin fait en 1902 par le prêtre de Saint-Jude, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, répondant au nom d'Eugène Filiatrault. Adopté officiellement comme drapeau par la SSJB en 1924 il le restera jusqu'à la création du Fleurdelisé en 1948.



Pourquoi ne pas avoir gardé la feuille d'érable ? Parce qu'elle cesse d'être distinctive quand elle est aussi utilisée par le Canada anglais pour se définir. The Maple Leaf Forever est le titre d'une chanson patriotique créée en 1867. Ce sont les Maple Leaf de Toronto qui affronteront ensuite les Canadiens de Montréal. En 1868 des feuilles d'érable sont incluses dans les armoiries de la nouvelle Province d'Ontario. En 1921 elles s'ajoutent aux armoiries du Dominion of Canada et en 1964 le Fédéral fait de la feuille d'érable le principal symbole Canadian en adoptant l'unifolié comme drapeau. Pour éviter toute confusion créée par l'usurpation d'identité, nous substituons l'Iris versicolore à la feuille de l'érable à sucre et choisissons le drapeau fleurdelisé pour nous représenter. L'Iris versicolore remplace alors la feuille d'érable comme emblème floral du Canada français devenu Québécois. Quant à l'érable confiseur lui-même, il est remplacé par le Bouleau jaune appelé Merisier. On substitue également l'iris versicolore au castor pour représenter les Québécois sur le drapeau de Montréal.

La France avait depuis longtemps intégré à ses armoiries l'iris jaune apporté de Belgique par les Francs qui quittent les Flandres en 486, pour envahir la Gaule. Cette fleur poussait en abondance le long de la rivière Lyse qui coule dans les Flandres. Contrairement à ce que la loi de 1963 du gouvernement libéral de Jean Lesage prétendait, la fleur du drapeau fleurdelisé n'est pas un lis blanc, mais un iris. L'iris de la rivière Lyse adoptée par les Rois français est jaune, celui de la Nouvelle-France est bleu. L'Église aimait bien qu'on utilise le lis blanc de Saint-Joseph, mais peine perdue, le lis blanc ne pousse pas en sol québécois. Il servait l'église, mais pas l'État. N'étant pas indigène d'ici ce lis de jardin pouvait difficilement nous représenter. Même en culture, le Lis blanc penne à survivre. Il fallait donc changer la loi pour tenir compte de ce fait. L'État québécois se devait d'adopter officiellement L'Iris versicolore comme fleur emblème du Québec. Ce fut long, mais après plus de 35 ans de luttes acharnées de la part de nos botanistes, la *Loi sur le drapeau et les emblèmes du Québec* est adoptée par l'Assemblée nationale le 28 octobre 1999. Gisèle Lamoureux de Fleurbec sera la dernière à porter le dossier et son travail sera couronné de succès.

**Le « Ô Canada » qui pourrait être remplacé par l'Hymne au Québec.**

Le 24 juin 1880, lors de la Saint-Jean-Baptiste, toute la francophonie nord-américaine est conviée à un

concert sur les Plaines d'Abraham. Au programme, le « Ô Canada » écrit par Adolphe-Basile Routier et mis en musique par Calixa Lavallée. Cet hymne ne faisant aucune allusion au Canada français et catholique il était facile pour les Canadiens anglais de se l'approprier, eux qui prônaient un seul Canada, un seul Peuple, une seule Nation. En 1980, quelque temps avant le référendum sur l'indépendance du Québec, le Canada abandonne le « God Save the Queen » pour le « Ô Canada ». Tentative inclusive de récupération des Québécois du même ordre que le « love in » organisé par Patrimoine Canada au référendum de 1995. Même chantée par Ginette Renaud, il perd sa saveur Canadienne française sachant qu'il est également chanté en anglais. Il y a toujours eu deux Canada dans le Canada confédéré, mais un seul est officiel et ce n'est pas le nôtre. Le nôtre est français. Il a pour nom Québec et n'arrive pas encore à s'assumer officiellement comme pays. Quand le jour viendra, il devra se doter d'un hymne national. Il en existe un qui pourrait très bien faire l'affaire. Il fut composé sur l'air du thème musical d'une émission de Radio-Canada qui s'appelait « les joyeux troubadours ». Il s'agit de l'Hymne au Québec. Parole : Guy Dupuis, Musique : Oscar O'Brien, interprète : Richard Verreau. Rappelons que le troisième et le quatrième couplet de la version originale de l'Ô Canada se terminent par les mots « Pour le Christ et le roi ! » Nous étant affranchis collectivement de l'un et de l'autre pour nous doter de structures démocratiques et laïques nous serions plus avisés d'utiliser l'Hymne au Québec, plus moderne, plus progressif, plus fidèle à ce que nous sommes devenus. La nécessité de s'identifier exige qu'on le fasse correctement. Impossible alors pour toute autre nation de se l'approprier. Identitaire, il confirme bel et bien que le Canada que nous aimons est français.

Texte de l'Hymne au Québec. Refrain : Terre française d'Amérique, Salut à toi ô ma Patrie ! De ce Québec si magnifique, chantons l'amour, chantons la vie. Par ton courage et ta vaillance, tu sus forger ta survivance. Fière nation, fidèle à ton passée, bénie soit ta prospérité. Couplet 1 : De nos aïeux, acclamons la vaillance. Eux, qui de la France lointaine, sont venus fonder en ces terres de Nouvelle-France, notre chère Patrie, Québec devenue.

Couplet 2 : Que l'éclat de notre émouvante histoire, de la flamme en nos cœurs soit le soutien. À l'unisson, proclamons à sa gloire notre fière devise : « Je me souviens ».



L'orgue de l'église Saint-Charles. Ph : Yvan Gravel

## Un orgue Mitchell à Saint-Charles

par Pierre Prévost avec la collaboration de Paul Racine, historien de l'art.

Comme d'autres, l'église de Saint-Charles a vu défiler plus d'un instrument de musique. Son premier orgue à tuyaux, roi des instruments par ses proportions et ses capacités sonores, date tout de même de 1881. Sorti des ateliers du montréalais Louis Mitchell, ce bijou remanié par Casavant Frères en 1933 n'est probablement pas estimé à sa juste valeur.

### Au temps de l'harmonium

En 1854, la compagnie de chemin de fer Grand Tronc négocie l'achat de terrains pour aménager son corridor ferroviaire. Saint-Charles est sur le parcours, c'est pourquoi la fabrique de cette paroisse reçoit 50 £ en échange d'une bande de terrain de quelques arpents. Avec cet argent, le conseil de fabrique décide de faire l'acquisition d'un instrument de musique du marchand Charles Hamel de Québec. Hamel distribue les articles religieux qu'il fait venir des États-Unis et d'Europe. Il vend à la paroisse de Saint-Charles-Borromée un petit orgue de marque Stein moyennant la somme de 94 £ 17 s 3d. Il s'agit en fait d'un harmonium à l'américaine, un instrument portatif qui produit des

sons par le passage forcé d'air à travers des lamelles métalliques, cet air étant tiré par le vide maintenu par les pédales un peu à la manière d'un accordéon lorsqu'on étire le soufflet.

Dans la décennie 1870, l'éminent vicaire général Alexis Mailloux exerce son talent sur l'instrument acheté du temps du curé Pierre Villeneuve. Prédicateur hors pair et musicien à ses heures, Mailloux alterne entre les presbytères de Saint-Henri et Saint-Charles attirés respectivement à ses amis, les abbés Grenier et Martineau. On le devinera sans peine, les modestes harmoniums ne peuvent emplir de leurs sons les vastes édifices que sont les églises de Saint-Henri ou même de Saint-Charles. C'est pourquoi le 10 avril 1881, on décide de remplacer l'harmonium de l'église de Saint-Charles par un orgue construit par M. Louis Mitchell de Montréal au coût de 1150 \$. Un crédit de 70 \$ est accordé pour l'harmonium détérioré que reprend Mitchell.

### Louis Mitchell, facteur d'orgues

Louis Mitchell naît à Montréal le 30 septembre 1822. Fils de Samuel Mitchell, un immigrant écossais menuisier de métier, le jeune Louis devient

orphelin de père. Sa mère, canadienne-française, lui prodigue une éducation toute catholique et francophone. C'est pourquoi Louis Mitchell malgré son nom à consonance anglo-saxonne parle assez peu l'anglais. Louis Mitchell est initié à la musique alors qu'il étudie au séminaire de Sainte-Thérèse, alias le « collège jaune », aux côtés de Joseph Casavant, futur facteur d'orgues, et Damis Paul qui deviendra musicien émérite. Vers 1855, il entre comme apprenti chez Samuel Russell Warren de Montréal. Ce dernier était arrivé de Boston, en 1836, avec tout le savoir nécessaire pour fabriquer des orgues à tuyaux.

En 1858, la paroisse Notre-Dame de Montréal réclame un grand orgue. Se sentant capable de produire un chef-d'œuvre, Samuel Warren en prépare les devis qu'il fait apostiller par les célèbres facteurs parisiens Cavaillé-Coll. Faute de financement, l'audacieux projet qui à l'origine devait contenir 4700 tuyaux est réduit à une vingtaine de jeux d'expression. Le résultat est mitigé selon certains et l'orgue devient un sujet de litige entre le facteur et ses détracteurs. Le plus habile d'entre eux est le très respecté musicien Paul Letondal (1831-1894), aveugle, faut-il préciser, beau-frère de l'organiste de renom Ernest Gagnon.

Vers 1860, Louis Mitchell et Charles Forté quittent Warren et démarrent leur propre entreprise au 159 rue Saint-Bonaventure. Ils amorcent la production d'instruments en important leurs jeux d'étain des États-Unis. Ainsi sont fabriquées les orgues de Saint-Mathieu de Beloeil, de Saint-Joseph d'Ottawa, du couvent de la « Prison du Pied-du-Courant », de Sainte-Scolastique, de l'Hôtel-Dieu de Montréal, de Saint-Joseph de Lanoraie, de Saint-Joseph de Montréal du quartier Petite Bourgogne) (1864-1865), et au Gesù de Montréal (1865-1866). Ces instruments qui ne dépassent pas quinze jeux sont réputés solides et bien équilibrés.

En 1864, la cathédrale Notre-Dame de Québec veut remplacer son orgue Elliott, un vénérable instrument importé d'Angleterre en 1802 comme son homologue de la cathédrale anglicane Holy Trinity. La paroisse mère de Québec fait alors appel au tandem Mitchell/Forté pour construire un instrument prestigieux de 32 jeux répartis sur 3 claviers avec un positif de dos. À son inauguration,

le 9 février 1865, c'est un triomphe et par cet accomplissement, les anciens employés de Samuel Warren surpassent la notoriété de ce dernier. Charles Forté n'en reçoit que peu de bénéfice, car il met un terme à son association avec Louis Mitchell.<sup>1</sup>

En 1865, Mitchell change d'adresse et s'installe tout près, au 243 rue Saint-Bonaventure. Il continue sa lancée dans le domaine en fabriquant différents instruments dont les orgues de L'Assomption, de Sainte-Élizabeth de Joliette, de Saint-Romuald, de Saint-Jacques de Montréal (1867) et du Collège de Nicolet (1867), puis reçoit trois extraordinaires commandes. Les Pères Jésuites lui demandent un gigantesque instrument de 63 jeux pour leur église Holy Family, à Chicago. En tant que titulaire des orgues du Gesù de Montréal jusqu'à 1869, Paul Letondal avait probablement incité ses protecteurs jésuites à encourager les orgues Mitchell qu'il tenait en haute estime. La seconde commande majeure vient de l'église Saint-Patrice de Québec. La troisième demande provient du curé et des fabriciens de Notre-Dame-de-Lévis qui ont choisi Mitchell au lieu du facteur local Pierre Beaudoin. Ce dernier avait d'emblée quitté Saint-Henri pour établir son commerce sur le littoral lévisien et profiter d'un marché en pleine expansion.

### Une réputation enviable

Lors de sa bénédiction, le 20 novembre 1851, l'église Notre-Dame-de-la-Victoire de Lévis était considérée comme la plus grande église catholique d'Amérique du Nord, après la monumentale église Notre-Dame de Montréal. Construite en partie par le maître d'œuvre et sculpteur André Paquet, natif de Saint-Charles, cette vaste église dessinée par Charles Baillairgé requérait un instrument à sa mesure. Pour la cause, Louis Mitchell conçoit un instrument raffiné d'après le devis imposé. La machine prend place dans un buffet imaginé par l'architecte montréalais Victor Bourgeau, une grande boîte de noyer noir habilement sculptée qu'on attribue au sculpteur Charles Dauphin.

À la suite à son dévoilement, Letondal écrit dans le *Courrier du Canada* du 8 août 1870 que l'instrument est « le plus beau de toute l'Amérique britannique ». Le 17 août suivant, des organistes parmi lesquels figurent Antoine Dessane et Ernest Gagnon inaugurent le prodigieux instrument qui

<sup>1</sup> De cet orgue épiscopal, il ne reste aujourd'hui que le positif de dos acquis par les Jésuites en 1864 et qui leur sert maintenant d'orgue de chœur à l'église du Gesù de Montréal. La mécanique Elliott a pris place dans un buffet sculpté par Thomas Baillairgé en 1822 étant donné que le duo Mitchell/Forté a récupéré la boiserie pour leur instrument. En bout de course, un clavier électropneumatique Casavant Frères est venu se greffer à l'orgue.

s'avère d'une grande perfection technique. Louis Mitchell est encensé, sa réputation de facteur monte alors en flèche et dépasse même les frontières de la province. Déménagée depuis 1867 aux 100-104 Saint-Antoine, l'entreprise de Mitchell voit son carnet de commandes se garnir. Il reçoit des demandes de l'Ontario, de l'Ouest, des Maritimes et de la Nouvelle-Angleterre.

Au cours des années suivantes, quantité d'instruments sont produits, notamment ceux de Saint-Michel de Vaudreuil-Dorion [1871], de Sainte-Madeleine de Rigaud [1872] [situé aujourd'hui à Saint-Fabien-de-Panet], de Sainte-Anne-des-Plaines [1872] [aujourd'hui à Saint-Roch-sur-Richelieu], de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg [1872], de Saint-Sauveur de Québec [1873] [agrandi et modifié par Casavant Frères en 1903], de Saint-André-de-Kamouraska [1874],

de la cathédrale de Saint-Boniface au Manitoba [1875], du couvent des Dames du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet [1877] et de Saint-Joseph-de-Beauce. Les instruments affichent par la boiserie de leurs buffets le style baroque redevenu en vogue, d'autres sont d'inspiration gothique privilégiant les couleurs foncées.

À partir de 1874, Mitchell n'importe plus ses tuyaux, préférant les façonner à son atelier. Évidemment, pour suffire à la charge supplémentaire de travail, le réputé organiste doit s'entourer d'un personnel assidu parmi lesquels figure Joseph-Claver Casavant [1855-1933]. S'étant brouillé avec son tuteur Eusèbe Brodeur qui avait pris la relève de Joseph Casavant [1807-1874] comme manufacturier d'orgues à Saint-Hyacinthe, Joseph-Claver est apprenti chez Mitchell en attendant de partir se perfectionner en l'Europe.

En 1879, la Fabrique Nationale d'Orgues Mitchell emploie plus d'une douzaine de personnes, dont six menuisiers, trois ferblantiers et deux harmonistes. Neufs ou remis en état, les instruments sortent des ateliers pour aller rejoindre les églises de Saint-Louis-de-Terrebonne [1878-1879], Saint-Louis de Lotbinière [reconstruction et augmentation de l'orgue Elliott de la cathédrale Holy Trinity que Mitchell et Forté avaient installé à Lotbinière en 1854 sous la direction de Warren] [1879], Saint-Charles-de-Bellechasse [1881], Saint-Christophe d'Arthabaska [aujourd'hui Victoriaville] [1882], Saint-Nicolas [1883], Saint-Pierre-de-Sorel [1884], le Gesù de Montréal [1884] [second instrument construit par Mitchell pour ce lieu de culte pour remplacer l'orgue de 1865-1866], Ancienne-Lorette, Saint-Augustin-de-Desmaures, Saint-Janvier [aujourd'hui Mirabel], Saint-Romuald, Saint-Zotique, Sainte-Croix-de-Lotbinière, Saint-Norbert, et la cathédrale Sainte-Cécile de Valleyfield [1886]. En tout, environ 200 instruments sont produits jusqu'à ce que Mitchell ferme ses portes en 1893. D'autres orgues sont produits dont un nombre restreint d'exemplaires



L'orgue Mitchell de Notre-Dame-de-Lévis, modifié par Casavant Frères en 1912 et restauré selon le devis original en 2000, constitue le dernier instrument majeur conçu par Mitchell qui s'apparente à son état initial.



Sainte-Madeleine de Rigauds s'est départie de son orgue Mitchell en 1919. La paroisse de Saint-Fabien-de-Panet, qui l'avait acheté pour 1000 \$, l'a fait restaurer en 1997. Photo : Répertoire des Orgues du Québec.



Saint-André-de-Kamouraska est toujours en possession de son Mitchell datant de 1874. Photo : Répertoire des Orgues du Québec

survivront dans leur intégrité. La plupart seront remaniés ou simplement détruits lors d'incendies. Après une fructueuse carrière, Louis Mitchell cède un 6 mai 1902.

### Un vent de modernité avec Casavant

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'électricité fait son apparition au Québec. Le village de Saint-Charles suit la vague d'électrification et se branche sur le petit réseau du « pouvoir » de Saint-Raphaël en 1923. L'église de Saint-Charles ne fait pas exception et bénéficie de la « fée électricité » à partir d'octobre 1924. Initiée d'abord pour les fins

d'éclairage de l'église, de la sacristie, du presbytère et son hangar, l'électricité est aussi disponible pour faire tourner des moteurs. On songe tout de suite au soufflet de l'orgue qui oblige la présence, outre le musicien, d'un volontaire aux bras vigoureux pour fournir une essentielle pression d'air. Comme d'autres instruments de l'époque, le vieux Mitchell de Saint-Charles va se moderniser sous l'impulsion du curé Georges Côté. En 1933, la société Casavant Frères de Saint-Hyacinthe est choisie pour remettre à niveau le vénérable orgue de 1881.

Depuis la liquidation de l'entreprise de Louis Mitchell, les frères Joseph-Claver et Samuel-Marie Casavant avaient acquis la grande part du marché et, à leur tour, s'étaient établis une solide réputation dans le domaine de la facture d'orgues. Ils avaient conçu les grandioses orgues pneumatiques des cathédrales de Saint-Hyacinthe [1884], de Notre-Dame de Montréal [1890] et de Notre-Dame d'Ottawa [1892]. L'entreprise maskoutaine réalise donc la mise à niveau du vieil orgue en le dotant d'une soufflerie actionnée par un moteur électrique et d'un mécanisme électropneumatique de touches, de tirettes et de registres. Diverses composantes sont réutilisées, notamment les tuyaux ainsi que le somptueux buffet. Il en résulte l'Opus 1476 qui compte 16 jeux répartis sur deux claviers et un pédalier. En bout de compte, l'opération nécessite des déboursés de l'ordre de 5000 \$, une somme bien investie si l'on tient compte des services qu'il rendra encore pendant une bonne cinquantaine d'années.

### Remise à neuf des années 1990

Au début des années 1990, le comité « Les Amis de l'Orgue » est mis sur pied dans le but de restaurer l'orgue de Saint-Charles. Françoise Boutin et Léandre Dion sont les instigateurs du projet. Pour défrayer les 35 000 \$ prévus pour l'opération, une souscription populaire est levée. Les travaux commencent à la fin du printemps par le démontage des tuyaux poussiéreux. Ceux en étain, plus fragiles, reçoivent une attention particulière et sont rangés dans des boîtes pour être acheminés aux ateliers Guilbault-Therrien de Saint-Hyacinthe. Une fois l'opération de nettoyage et d'accordage terminée, les tuyaux peuvent reprendre leurs places dans le buffet de l'orgue. Les frais encourus de 20 972 \$, soit beaucoup moins élevés que prévu, les surplus serviront à l'entretien futur.

Un concert de reconnaissance gratuit est offert le dimanche 11 octobre 1992 à 20 heures. Des artistes locaux animent la première partie. L'artiste invité Pierre Bouchard touche ensuite l'orgue,

accompagné par France Marquis à la flûte traversière. Dix ans plus tard, pour célébrer le 250<sup>e</sup> anniversaire du début de construction de l'église, un concert-bénéfice est aussi organisé.

Dimanche le 26 mai 2002 à 14 h, des artistes locaux animent le lieu de culte par différentes œuvres musicales. En seconde partie, les artistes invités Dominique Gagnon, organiste, et Benjamin Raymond, trompettiste, enchantent la foule par une série d'œuvres classiques et contemporaines, l'orgue Mitchell/Casavant est là pour rester.



Derrière la façade du buffet de l'orgue de Saint-Charles. Photo de l'auteur.

### Bibliographie sommaire et liens utiles

- ANNAND, Thomas. *Louis Mitchell*, 2008.
- BOUCHARD, Antoine. Site internet Les orgues du Québec.
- CÔTÉ, abbé Georges. *La vieille église de Saint-Charles-Borromée, son histoire, ses sculptures, son trésor, Québec, 1930.*
- CÔTÉ, Robin, et Les Orgues JUGET-SINCLAIR. Document photographique de la restauration de l'orgue Mitchell Opus 129 datant d'octobre 1882 situé à l'église St. Simon & St. Jude, Tignish, I.P.É., Montréal, 2011. Version pdf disponible en ligne.
- LEDUC, Antoine. *Orgues du Québec : instruments et œuvres d'art*, dans magazine Continuité No 91, 2001-2002.
- MORISSET, Gérard. *Coup d'œil sur les arts en Nouvelle-France*, pp. 112-123, Québec, 1941.
- POUSSART, Anick. Louis Mitchell dans Encyclopédie Canadienne, en ligne.
- WISEMAN, Dany. Église Notre-Dame-de-la-Victoire-de-Lévis, Québec, Casavant Frères, dans revue The American Organist mars 2001, pp. 34-36.
- Comité organisateur des fêtes du 250<sup>e</sup> de Saint-Charles-de-Bellechasse. Saint-Charles-de-Bellechasse 1749-1999, Imprimerie Le Laurentien, 1999.

## Quelques articles d'historiens en herbe

En 2006, Pour souligner son 20<sup>e</sup> anniversaire de fondation, la Société historique de Bellechasse a lancé un concours de dessin et d'écriture à thématique historique destiné aux écoles de niveau élémentaire de la MRC. Quelques élèves se sont armés de leurs crayons couleur et ont mis sur papier ce à quoi devait ressembler l'«Ancien temps». D'autres ont recueilli les propos de leurs grands-parents et ont concocté des petits bijoux d'articles, qu'après mûrissement, la rédaction du bulletin *Au Fil des Ans* désire partager avec ses lectrices et lecteurs. Bonne lecture<sup>1</sup>.

1933 a été l'année d'un évènement important : la naissance de ma grand-mère. À l'époque, les naissances se faisaient dans les maisons avec les voisines et parfois le docteur. Les familles étaient très nombreuses, souvent une douzaine d'enfants. 1939 à 1945 fut très important pour le peuple, car ils ont connu

la Deuxième Guerre mondiale. Les hommes partaient à la guerre et les femmes devaient s'occuper de tout. Quand elle fut assez grande, elle devait s'occuper des tâches ménagères, aller à la ferme pour ensuite se diriger vers l'école à pieds, ce qui représentait environ 2 kilomètres, beau temps, mauvais temps. Elle apprenait le catéchisme, les prières (Je vous salue Marie, Notre Père, etc.).

La grammaire était très importante ainsi que les bonnes manières. Habituellement, ils allaient à l'école jusqu'à la sixième année. À l'adolescence, elle participait aux tâches manuelles comme nourrir les animaux, récolter les fruits et les légumes, conserver ces fruits et ces légumes pour l'hiver. Les animaux engraisés durant l'été étaient tués à l'automne et nourrissaient la famille durant l'hiver. Musique et danse, voilà les soirées éblouissantes en compagnie des voisins et

<sup>1</sup> Pierre Prévost avait conservé ces textes en fichier et nous les a transmis pour publication.

voisines pour la rencontre d'un prétendant. Un grand mariage fut célébré comme la coutume. La religion était très importante à cette époque. Ma grand-mère s'occupa de ses enfants en restant à la maison et nous donne beaucoup d'amour.

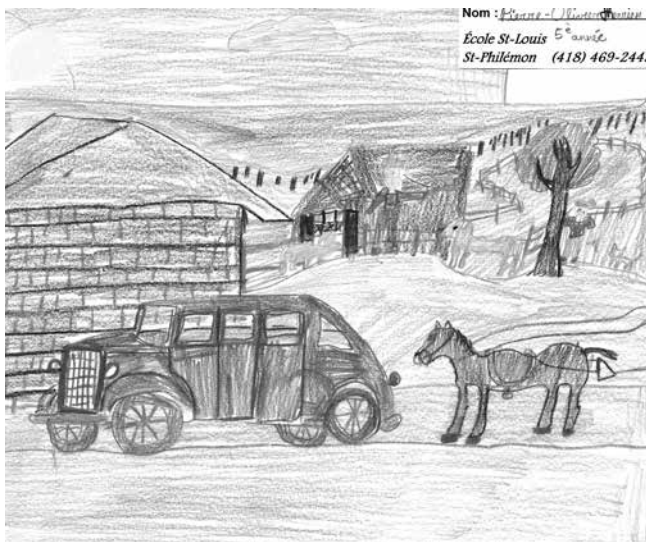
(Anthony Aubé-Roy, 4<sup>e</sup> année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Dans l'ancien temps, on n'était pas riche comme aujourd'hui. Il n'y avait pas d'électricité, on s'éclairait à la lampe à l'huile. À Noël, on ne recevait pas grand-chose, une pomme, une orange ou des bonbons brûlés. À l'école, c'était sévère, on recevait des coups de règle sur le bout des doigts, on pouvait aussi aller à genoux dans un coin. À la maison, il fallait faire des tâches, on lavait les vêtements à la main sur une planche. Si mes grands-parents n'écoutaient pas, ils ne sortaient pas et pouvaient avoir une tape sur l'oreille. Au souper, ils mangeaient beaucoup de bœuf à la mode. Pour déjeuner, ils avaient des crêpes et, au dessert, ils mangeaient des biscuits à thé ou de la mélasse avec du pain. En réserve, ils devaient enterrer la nourriture dans un sac de plastique dans un tas d'avoine. Les lits n'étaient pas très riches, sur le lit de bois, on mettait une poche de paille qui faisait le matelas. Les filles embarquaient dans une voiture à cheval et les garçons étaient à pied. Les jouets étaient faits par les parents, une poupée et un lit de poupée faisaient le bonheur de ma grand-maman. Mon grand-papa, lui, s'assoyait les pieds en dessous du poêle. Il a déjà reçu des skis en bois de son oncle.

(Jessica Bilodeau, 4<sup>e</sup> année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Autrefois, mon papi allait à l'école de rang et il y avait sept niveaux dans la même classe, de la 1<sup>re</sup> à la 7<sup>e</sup> année. L'enseignante faisait l'école aux petits et grands en même temps.

(Camille Blais-Lapierre, 4<sup>e</sup> année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)



Mon grand-père paternel est né en 1925 sur une ferme de Saint-Anselme. En 1929, c'était le début de la Grande Dépression. Il avait alors quatre ans. En ce temps-là, il n'y avait pas de machinerie agricole, il y avait des chevaux et des bœufs. Les enfants étaient appelés à travailler sur la ferme très jeunes. Comme il n'y avait pas d'eau courante à la maison, mon grand-père se levait à cinq heures du matin pour aller pomper l'eau avec une vieille pompe à main qui servait aussi à remplir les abreuvoirs des animaux. Évidemment il n'y avait pas de toilette dans la maison alors il devait aller dans la « bécosse » pour faire leurs besoins et comme ce n'était pas chauffé, je vous laisse imaginer ce que ça devait être l'hiver. En parlant de l'hiver, à Noël il recevait une pomme ou une orange s'il avait été sage. Dans le pire de la Crise, en 1934, quand mon grand-père avait mon âge, en plus de son travail sur la ferme, il allait travailler à la « cannerie » (fabrique de boîtes de conserve) et pour cela, il était payé 25 cents par jour qu'il redonnait à ses parents pour acheter des biens essentiels. Tout ce qui pouvait être fabriqué sur la ferme, en parlant de la nourriture, était fait à la main comme le beurre, le pain, la farine... Mon grand-père m'a aussi raconté qu'autrefois, il y avait beaucoup de vagabonds (sans-abri) qui venaient travailler sur leur ferme avec pour tout salaire leur repas. C'était le plus qu'ils pouvaient leur donner. Les légumes provenaient du potager et la viande des animaux de la ferme. Durant l'hiver, il ramassait la glace sur la rivière pour la mettre dans leur caveau (glacière) qui leur servait de congélateur sous la maison, durant l'été. Il recouvrait la glace de bran de scie pour la conserver le plus longtemps possible. Quand il manquait de glace, il salait la viande. En ce temps-là, le bois était utilisé non seulement pour le chauffage, mais aussi pour cuisiner. L'éclairage se faisait à l'aide de la lampe à l'huile. Malgré cette terrible période, quand venait le temps de fêter, il y avait toujours beaucoup de monde à la table, car il y avait de grosses familles. Mon grand-père était l'aîné d'une famille de quatorze enfants, dont onze sœurs. Aujourd'hui, à 81 ans, mon grand-père (Lucien Blouin) ne cesse de me dire que j'ai la vie très facile et je le comprends mieux maintenant quand il me dit : « Tu sais ma p'tite fille, dans mon temps... »

(Alexandra Blouin, école de la Marelle, Beaumont)

La Sainte-Catherine se fêtait le 25 novembre, c'est triste, on ne faisait et mangeait que de la tire. Cette fête a commencé vers le 16<sup>e</sup> siècle, en l'honneur de sainte Catherine d'Alexandrie. On voulait surtout fêter les catherinettes, les filles de 25 ans et plus qui n'étaient pas mariées. Marguerite Bourgeois aurait inventé la tire de la Sainte-Catherine. Elle en faisait pour attirer

les petits Indiens et les écoliers français. À l'école, on organisait des jeux et distribuait des bonbons. Il y a eu un temps où la Sainte-Catherine était congé d'école. La fête se passait à la maison où il y avait un gros souper et de la danse sur la musique d'un joueur de violon. En classe, nous avons fait de la tire et trois mamans sont venues nous aider. Par équipes de neuf, les élèves ont mis tous les ingrédients dans une casserole puis les mamans ont fait cuire la tire pour ensuite l'emballer dans une petite papillote pour les bonbons. (Vanessa Dionne, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Je retiens un évènement de la jeunesse de mon grand-père Colin. En 1945, grand-papa est venu au monde, dans ce temps-là, la télévision n'était pas encore présente dans son village. Ce n'est qu'en 1952 que la télévision est arrivée chez lui. Ils étaient une des seules familles qui avait la télévision. C'était un évènement rare, plusieurs voisins n'avaient pas assez de sous pour posséder une télévision. Ils allaient la regarder chez mon grand-papa d'amour. Épisode cocasse pour moi, car aujourd'hui, on possède souvent plusieurs télévisions dans chaque maison. (Anne-Sophie Fortin, 8 ans, école de la Marelle, Beaumont)

C'était au mois d'octobre 1968, le congé de l'Action de grâces, dernière journée pour la chasse au gros gibier. [Témoignage du grand-père de l'auteur]. J'étais allé à la chasse une semaine sans succès. Je décide avec mes deux enfants, Guy, six ans, et Rémy, trois ans, d'aller tuer quelques perdrix et du lièvre. Nous prenons la route de Senneterre, comme de fait, en montant, je tue une couple de perdrix et un lièvre. Nous mangeons à l'hôtel de Senneterre puis nous repartons pour Chibougamau. Sur le chemin du retour, à peu près à mi-chemin entre Senneterre et Chapais, mon fils Guy me dit « Papa, regarde le gros cheval sur la butte! ». C'était un orignal. J'arrête l'auto, baisse la vitre, prends ma carabine, mais ne trouve pas le chargeur, je mets une balle dans le canon et je tire. Ne voyant plus rien, je dis aux enfants de m'attendre dans l'auto et je vais aller voir dans le bois. Je marche à peu près un demi-mille et je reviens vers la route. L'orignal était mort dans le fossé, avec seulement une balle. Il était près de 16 h 30, je suis là avec deux jeunes enfants et un orignal mort. Je commence par le saigner puis je me dis que je vais le cacher avec des branches et je vais à Chapais téléphoner à mon beau-frère pour qu'il vienne avec la remorque. Je n'avais pas fini de le ca cher que j'entends un petit camion venir. Je lui fais signe d'arrêter. C'était Monsieur Castonguay de Chibougamau qui revenait de la chasse. Il m'a aidé à le débiter, nous avons installé la tête sur l'auto et les quartiers dans le camion. Rendus

à Chibougamau, nous avons suspendu les quartiers dans le garage. Quelques jours plus tard, je me lève un matin et je n'avais plus de tête sur mon auto. J'ai cherché quelque temps, mais sans succès et la parade et le concours de panache avaient lieu le dimanche. Un matin, un ami de la police vient faire le plein et je lui conte le vol. Il me répond « Nous en avons un dans une cellule au poste, tu viendras vérifier ». C'était bien le mien. J'ai eu le temps de l'enregistrer, de faire la parade et, avec mon panache de 53 pouces, j'ai gagné un trophée et un sac de couchage. (Olivier Gélinas, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Autrefois, on avait une bonne paire de souliers par famille. On ne pouvait pas écrire de la main gauche sinon on pouvait avoir un coup de règle sur les doigts. Les fruits exotiques et les fruits provenant d'autres pays coûtaient très cher pour eux. Beaucoup de gens étaient soit pauvres, ou riches, mais pas autre chose. Il fallait aller à l'école à pieds avec des petits souliers pas chauds, alors les enfants s'arrêtaient dans d'autres maisons pour se réchauffer. (Jade Gonthier, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Mon grand-père Lucien est né à Saint-Charles le 18 mai 1929. Il allait à l'école à pied au collège (où est maintenant la Résidence Saint-Charles-Borromée). Il est allé à l'école jusqu'à seize ans, en huitième année. Ma grand-mère Françoise est née à Saint-Charles le 16 juillet 1933. Elle allait à l'école à pied dans une école de rang. Elle a cessé d'y aller en sixième année pour travailler chez elle et aider ses parents, elle avait treize ans. Mes grands-parents se sont connus à Saint-Charles et se sont mariés à l'âge de 24 ans pour mon grand-père et 20 ans pour ma grand-mère. Ils ont eu six enfants, quatre garçons et deux filles, l'un d'eux est mort frappé par le train à Saint-Charles. Ils ont eu une ferme (vaches, poules, cochons). Mon grand-père vendait le lait de porte en porte. Plus tard, il a travaillé vingt ans à l'abattoir Olymel de Saint-Charles. Il produisait des fraises l'été, et des patates l'automne. Il a pris sa retraite à 64 ans et a tout vendu à son fils. Quelques mois après, il a eu un cancer et est maintenant guéri. Aujourd'hui, mon grand-père a 77 ans et ma grand-mère a 73 ans. Ils ont eu des années difficiles, mais aujourd'hui, ils sont tous deux en santé. Je les aime beaucoup et j'espère qu'ils seront encore avec nous plusieurs années. (Anthony Lamontagne, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Je vais vous parler de la vie de mes grands-parents, Georges Lapierre et Rita Leclerc. Il y a 80 ans, un grand jeune homme vient au monde. Celui-ci se nomme Georges, enfant de Joseph Lapierre et Olivine Goulet. Quant à Rita, ses parents se nomment Yvonne



Boulay et Georges Leclerc. Des grands-parents extraordinaires qui habitaient dans le troisième rang, qui avaient des vaches laitières et aussi quatorze enfants. Le matin, un enfant allait sortir les vaches et les mettait dans le clos. Georges a été une très grande personne pour Saint-Gervais. Il a été dix ans maire de la municipalité. Il a fait faire des bâtiments et il a aidé tous ses enfants à construire leur maison. Quant à Rita, elle faisait la popote et avec onze garçons et trois filles, plus Georges et elle-même, l'heure des repas arrivait vite. Avec la cabane à sucre, il fallait courir les érables à seize enfants plus les parents. Ça allait très bien et c'était rapide. À partir d'aujourd'hui, vous en savez plus sur mes grands-parents, et moi, j'ai été très contente de vous expliquer leur vie. (Amélie Lapierre, 5e et 6e année, école Nouvelle-Cadie, Saint-Gervais)

La maison de mes grands-parents était très petite et contenait un poêle à bois pour faire cuire la nourriture et pour réchauffer la maison. Il y avait beaucoup de lits, mais pas beaucoup de pièces. Pour éclairer la maison, il y avait des lampes à l'huile et des bougies. Dans le temps de mes grands-parents, il y avait une à deux écoles par rang. Le professeur habitait l'école et n'avait pas le droit de se marier. À l'école, il y avait seulement une classe avec des personnes de degrés différents. Mes grands-parents et tous les autres élèves se rendaient à l'école à pied. (Marika Lapointe, 5e et 6e année, école Nouvelle-Cadie, Saint-Gervais)

Lorsque ma grand-mère était assez grande, elle aimait aider son père dans un petit magasin général. Mon arrière grand-père vendait de la nourriture et il coiffait les hommes et les femmes. Lorsque ma grand-mère était plus petite, elle jouait souvent à la poupée avec ses amies. (Alexandra Leblanc, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Autrefois, ma grand-mère faisait sa première communion en première année. Elle avait un costume tout blanc avec un voile. Il fallait être à jeun trois heures avant de communier, retourner après à la maison à pied et ne pas faire de fête après. Ma grand-mère a eu la télévision à l'âge de douze ans. C'était en noir et blanc, les émissions commençaient en fin d'après-midi : Séraphin, le hockey, la lutte, etc. (Mélyna Lecomte Dion, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Mes grands-parents viennent d'un petit village de Bellechasse appelé Saint-Nérée, situé à environ vingt minutes de Beaumont. Ma grand-mère Lise va avoir bientôt 58 ans. Lorsqu'elle était jeune, elle habitait au bout du quatrième rang. Ma grand-mère est l'aînée de sa famille. Lise a quatre sœurs et cinq frères, ils sont donc dix enfants dans sa famille. Quand venait le temps de se rendre à l'école, il fallait marcher à pied un gros

trente minutes. L'hiver, ça se compliquait et, parfois, Lise dormait à l'école. Moi, je croyais que ça pouvait être très plaisant de dormir dans un gymnase, mais il n'y en avait pas à l'époque, et pas plus de télévision. Au grand plaisir de Lise, il arrivait aussi que son oncle Rosaire vienne aussi la porter à cheval à l'école. Lorsque la très grosse côte qu'elle devait monter pour aller à l'école était verglacée, son père lui attachait même des crampons sous ses bottes d'hiver pour réussir à franchir le cap, quelle aventure! Quant à mon grand-père Jacques, qui a eu soixante ans cette année, celui-ci a cinq sœurs et cinq frères. Jacques allait à l'école à pieds au village, tout près de chez lui, le chanceux! À l'école, ils jouaient tout simplement aux quatre coins, à la corde à danser, au drapeau et aux billes. (Allison Lévesque, école de la Marelle, Beaumont)

Ma grand-mère est née à l'île aux Grues. Dans sa jeunesse, il y a 65 ans. Il n'y avait alors pas d'électricité et on pompait l'eau d'un puits avec une pompe à bras. On s'éclairait avec une lampe à l'huile ou grâce à une petite éolienne quand il y avait du vent. L'hiver, les routes n'étaient pas ouvertes, on voyageait avec des carrioles tirées par des chevaux. Pour se ravitailler, les gens devaient traverser le fleuve en canot à travers les glaces pour aller à Montmagny. C'est pourquoi ils faisaient beaucoup de provisions à l'automne. Dans l'école où ma grand-mère a commencé à enseigner, il y avait 75 élèves et deux professeurs. Ma grand-mère avait 38 élèves de cinquième à huitième année. Il n'y avait pas d'autobus scolaire et les enfants devaient marcher parfois deux ou trois kilomètres pour aller à l'école. Ma grand-mère devait aussi chauffer le poêle à bois dans la classe, faire le ménage et aller chercher de l'eau. Parfois les élèves manquaient la classe pour aider aux travaux sur les fermes de leurs parents. Les familles étaient très nombreuses. (Alyson Pelley, école de la Marelle, Beaumont)

Autrefois, il n'y avait que des écoles pour garçons ou filles. Si les élèves avaient une mauvaise note, ils recevaient un coup de ceinture ou de règle. Il n'y avait pas d'école secondaire, c'est pourquoi l'école commençait de la troisième année jusqu'à la dixième année. Tous les dimanches, les élèves devaient aller à l'église et c'était obligatoire. (Carolanne Plante, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

Ma grand-mère a ouvert un dépanneur qui s'appelait Shell. Quand elle avait cinq ans, elle avait à faire un mille à pieds et était nu-pied. À la place de l'électricité, il y avait des lampes à l'huile. (Ève Rochefort, 4e année, école de l'Étincelle, Saint-Charles)

## Vie de chantier, vie de famille

Jean-Claude Tardif

Nous poursuivons notre chronique sur la vie de chantiers. Je vous rappelle que nous avons hérité d'une belle collection de photos anciennes des familles Roy de Saint-Raphaël qui nous fut transmise par Marie-France Deshaies, conjointe de Réal Roy. Les ancêtres Roy sont partis de Bellechasse, au début du siècle dernier, avec d'autres, pour aller gagner leur vie dans les chantiers de l'Abitibi. Ils s'y sont finalement installés. Les photos qui suivent parlent d'eux. Les reconnaissez-vous? Est-ce que ces photos vous rappellent des souvenirs? Faites-nous-en part. Nos lecteurs seront enchantés d'en apprendre davantage sur cette période d'exil qui a touché plusieurs familles de Bellechassois.

Comme il s'agit de photos très anciennes (centenaires), les témoins qui pourraient nous aider à les identifier sont rares ou décédés. J'invite donc les lecteurs d'*Au fil des ans*, à contribuer à leur identification.

Nous avons numérisé un certain nombre de ces photos en vous fournissant les détails à notre disposition et nous vous demandons de compléter ces informations à partir de vos connaissances ou en recourant à des informateurs plus âgés.

Les familles Roy sont les plus interpellées, mais il y a également d'autres noms. L'objectif « caché », si on peut dire, est de faire revivre cette époque et éventuellement amener quelques-uns d'entre vous à nous fournir des notes sur l'exode des Bellechassois ou même un texte à partir des témoignages déjà entendus de la part des anciens.





# Souvenirs d'assemblée générale



Le président de la Société historique de Bellechasse, M. Jean-Pierre Lamonde d'Au fil des ans les photos qu'il a prises ce jour-là. Nous en reproduisons quelques-unes, en le remerciant. La rédaction.

L'Assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse s'est tenue à Saint-Anselme le dernier dimanche d'avril. Claude Lachance a mis à la disposition



Accueil à Saint-Anselme par le président de la Société locale du patrimoine, M. Yves Tugeon.



Quatre membres, M<sup>me</sup> Nicole Picard, Jean-Claude Tardif, rédacteur en chef, P.A. Morin et Jean-Guy Ruel



Gisèle Asselin présentant le rapport financier



Yvan De Blois présentant le plan d'action 2014. À sa droite, le vice-président Pierre Prévost



Michel Tardif, Secrétaire de la SHB, présentant le procès verbal



Une partie de l'assistance à l'assemblée annuelle.

# Capsules d'histoire

par Claude Gignac

*Depuis quelques mois, Passion FM (Radio-Bellechasse)<sup>1</sup> diffuse des capsules d'histoire à propos de Bellechasse. En tout, une centaine. Au fil des ans vous offre sous forme de chronique les textes qui servent de référence à notre collègue, Claude Gignac, membre du conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse qui assume la recherche, la rédaction et la mise en ondes. Voici ses premières chroniques.*

## Chronique No 1 - La SHB

Au fil des semaines qui vont suivre, sur les ondes de Passion FM, la Société historique de Bellechasse (SHB) va produire des capsules sur l'histoire de Bellechasse. La SHB a été fondée et incorporée en 1985 suite à l'initiative de celui qu'on peut considérer comme le père de la SHB, monsieur Arthur Labrie, de Beaumont, maintenant décédé. La 1<sup>re</sup> assemblée générale a eu lieu le 9 novembre 1986 à Saint-Gervais.

À l'origine, le rôle de l'organisme fut ainsi défini : la société est vouée à la connaissance, la protection et la mise en valeur de l'héritage patrimonial et historique de la grande région de Bellechasse, en y ajoutant les municipalités de Saint-Camille, Saint-Magloire et Sainte-Sabine. Aujourd'hui, l'accent est mis seulement sur la MRC de Bellechasse.

Le plan d'action 2014 de la SHB rejoint toujours les objectifs à l'origine de la fondation :

- Approfondir et mettre en valeur l'histoire de Bellechasse.
- Sauvegarder et mettre en valeur le patrimoine bellechassois.
- Regrouper les personnes intéressées par l'histoire régionale.
- Publier et diffuser les écrits choisis relatifs à cette histoire.
- Favoriser la connaissance et la recherche généalogique.

La revue « Au fil des ans » est publiée depuis l'automne 1989, et l'est toujours, à raison de 4 numéros au moins par année.

## Chronique No 2 - Le mot Bellechasse

Le mot Bellechasse tire son origine, semble-t-il, de l'île de Bellechasse, désignée en 1632 sous le nom de l'Île de Chasse. En 1637, le toponyme s'étend à une seigneurie, dite de Bellechasse. L'acte de concession de 1637 fait allusion à un ruisseau de Belle Chasse, ruisseau où l'on fait de belles chasses. L'histoire proprement dite de Bellechasse débute en

1623, au moment où le Cardinal Richelieu crée des seigneuries en Nouvelle-France.

Sur le territoire actuel de Bellechasse, on comptait 7 seigneuries : Lauzon, Jolliet, de la Durantaye, Beaumont, Saint-Vallier, de la Martinière et Vincennes.

Lors de la Conquête, en 1792, le conquérant crée des comtés, notamment Hertford, qui deviendra Bellechasse, et Dorchester.

À la fin du 18<sup>e</sup> siècle, on crée les cantons (township) : Standon, Frampton, Buckland (1806), Armagh (1799) et Mailloux (1863). Un canton était un regroupement de colons sous la gouverne d'un chef. En 1845, on assiste à l'apparition des premières municipalités locales.

En 1854, le système seigneurial est aboli, ce qui permet maintenant au colon de devenir propriétaire d'une terre. Un an plus tard, en 1855, c'est la création du système municipal, regroupant des municipalités en comtés. On assiste à l'ouverture des paroisses à compter de 1850. En 1982, la MRC de Bellechasse voit le jour.

## Chronique No 3 – La MRC de Bellechasse

La MRC de Bellechasse fêtait son 25<sup>e</sup> anniversaire d'existence en 2007.

C'est donc en 1982 qu'elle prit forme par la fusion de deux anciens conseils de comté : Bellechasse et Dorchester.

Le comté de Bellechasse comprenait Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Charles, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Lazare, Saint-Michel, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël et Saint-Vallier.

Du comté de Dorchester s'ajoutèrent les municipalités de Saint-Anselme, Sainte-Claire, Saint-Malachie, Saint-Nazaire, et Saint-Léon-de-Standon.

Venue du comté de Lévis, Saint-Henri se joignit à la MRC en 2001. La MRC de Bellechasse est exclusivement formée de municipalités rurales, ce qui en fait une particularité notable et contribue, peut-être, à la méconnaissance de Bellechasse en province peut-être. La colonisation ayant été favorisée par la circulation sur le fleuve Saint-Laurent, on ne sera pas étonné que les plus anciennes municipalités de Bellechasse soient celles de Beaumont, Saint-Michel et Saint-Vallier. On l'ignore souvent, mais Bellechasse a aussi donné son nom à une petite île du fleuve Saint-Laurent, située en face de Berthier-sur-Mer.

1 Indicatifs 100,5, 103,9, 105,5.

## Lancement du livre *Cabochon* de Germain Dion<sup>1</sup>

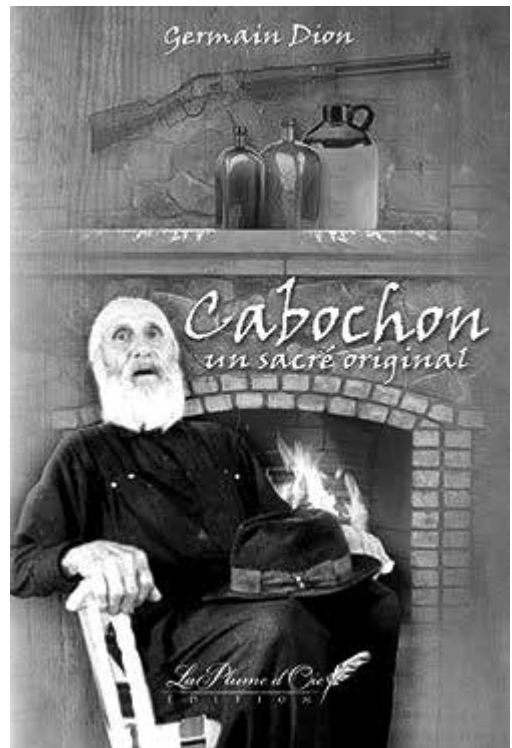
En pénétrant dans la Salle Fleur de Lys de Honfleur, ce samedi 14 juin 2014, pour le lancement du livre *Cabochon, un sacré original*, par La Plume d'Oie de Montmagny, j'avais l'impression de revivre à rebours près de soixante ans de ma vie. Manquaient seulement les robes à crinoline et les coiffures hautes : une mode absolue du début de l'ère des « salles de danse ». La Salle Fleur de Lys fut le premier débit légal d'alcool à ouvrir à Honfleur, Bellechasse. Elle appartient aujourd'hui à la municipalité.

C'est en raison de l'absence d'une salle semblable qu'Eugène Audet, dit *Cabochon*, a pu faire autant d'argent en vendant de l'alcool de contrebande dans l'entre-deux-guerres comme pendant la Deuxième Guerre mondiale et après. Lauriette Dion, 86 ans, se souvient fort bien du moment où son défunt mari Julien Fournier avait ouvert cette Salle Fleur-de-Lys à Honfleur en 1957: «Elle répondait à un besoin. Il n'y en avait pas dans les paroisses des alentours. Au début, le curé Fernand Bérubé n'était pas trop en faveur de ça. Mais il s'y est réconcilié. Il était ensuite très content de pouvoir y tenir ses parties de sucre de fin d'année au profit de la paroisse.»

Éric Gourde, journaliste à l'hebdomadaire *La Voix du Sud*, écrit à propos de cette publication : « À Honfleur, le nom d'Eugène Audet est plus ou moins familier. Pour les plus vieux, le terme « cabochon » rappelle bien des choses, mais pas nécessairement de bons souvenirs. Eugène Audet habitait à environ un kilomètre du village dans le 3<sup>e</sup> rang Ouest. Il a fabriqué et vendu de l'alcool de contrebande. « Tout le monde le critiquait, mais je me demande si on ne l'enviait pas un peu, car il tenait tête au curé même s'il ne méprisait pas nécessairement la religion », signale d'emblée l'auteur du livre.

On peut se procurer le livre au Complexe municipal de Honfleur, 320, rue Saint-Jean, 418-885-8195. On peut aussi le trouver dans les librairies Renaud-Bray ou Pantoute, Fournier à Lévis, ou le commander à l'éditeur La Plume d'Oie à Montmagny.

1 Ce texte est disponible à l'adresse suivante; <http://www.germaindion.com/2014/07/14/lancement-du-livre-cabochon/>



### Quelques mots apportés par les premiers colons

Les premiers colons arrivèrent en Nouvelle-France, non seulement avec armes et bagages, mais aussi avec quelques mots que nous avons, dans certains milieux, conservés précieusement.

En voici quelques exemples :

- bacul (palonnier)
- catalogne (couverture de lit)
- godendart (scie)
- gadellier (groseillier)
- jaspiner (bavarder)
- jouquer (percher)
- soue (loge à porcs)
- tasserie (partie de la grange où l'on entasse le foin)
- tocson (homme entêté, opiniâtre)

(Extrait de *Nos Racines*, No 1, 1979, p. 18)

### Rue de Bellechasse à Paris



Comme suite à l'article de Yves Hébert publié dans le dernier numéro de *Au fil des ans*, voici une photo de la plaque indiquant la rue de Bellechasse à Paris. Elle est située à l'intersection de la rue de Grenelle, apposée à l'hôtel de Rochechouart dont l'histoire est relatée sur l'écu de gauche. Photo P. Prévost, 2011.

# Appel à tous pour l'élaboration du livre : *Les écoles de rang de Bellechasse*



École de rang typique - École Fraser de l'île Verte

La Société historique de Bellechasse a entériné et soutient un projet de livre sur les écoles de rang de Bellechasse qui sera à la fois une étude documentaire pertinente et un « beau » livre avec illustrations, photographies anciennes et contemporaines et documents artefacts. Ce livre couvrira l'ensemble du territoire des vingt municipalités de Bellechasse.

Si :

- vous avez des photographies anciennes d'écoles de rang de Bellechasse,
- vous détenez des documents relatifs à des écoles de rang de Bellechasse, de toute nature,
- vous connaissez, de bonne source, des anecdotes sur le vécu dans les écoles de rang de Bellechasse,
- vous êtes ou connaissez une institutrice ayant enseigné dans une école de rang de Bellechasse,
- êtes propriétaire d'une ancienne école de rang de Bellechasse et accepteriez de nous la présenter dans tous ses aspects et son histoire,

- êtes un ancien élève ayant fréquenté une école de rang de Bellechasse et accepteriez de nous en parler,

il serait très apprécié que vous contactiez soit :

Jean-Claude Tardif, 418 837-9768

jc.tardif@videotron.ca ou

Robert Tessier, 418 804-0626

tessierrobert@videotron.ca

Nous pourrions vous rencontrer à l'endroit de votre choix. Nous pourrions numériser sans vous les enlever les documents et photographies d'intérêt; les crédits photographiques de provenance vous seraient reconnus.

Au plaisir de bénéficier de votre collaboration.

**Beaudoin Roy Lavallée**  
Comptables agréés

**CA** Comptables agréés du Québec

**Serge Lavallée, C.A.**

Tél.: 418 883-4747  
Télec. 418 883-3722

**SAINTE-CLAIRE:** 76, boul. Bégin, Sainte-Claire, Québec G0R 2V0  
**QUÉBEC:** 1000 route de l'Église, 6<sup>e</sup> étage, bureau 695, Québec (Québec) G1V 3V9



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE, grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse Desjardins des  
Monts et Vallées de Bellechasse

Caisse Desjardins du  
Coeur de Bellechasse

Caisse Desjardins  
des Seigneuries de Bellechasse



**Desjardins**  
Caisses de Bellechasse